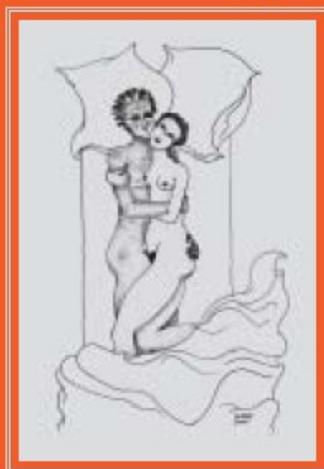


La Volonté de paresse

Raoul Vaneigem

Paul Lafarque



Pauline Wagner

Philippe Godard

L'or des fous
ÉDITEUR

publié en pdf par diogene.ch

copyright/copyleft l'or des fous/diogene.ch 2008.

Le texte est disponible selon les termes de la licence libre "créative commons" (<http://creativecommons.org/licenses/by-nc/2.0/fr/%20>)

La Volonté de paresse

Philippe Godard
Paul Lafargue
Pauline Wagner
Raoul Vaneigem

L'or des fous
ÉDITEUR

Merci à Jean-Luc Oudry pour l'illustration de la couverture, à Pascal Lécaille pour la préparation des textes, à Frédérique Béchu pour la réalisation du livre et à Jean Pencreac'h pour la correction.

© L'or des fous éditeur, Nyons, 2006
ISBN : 2-915995-06-0

« *La paresse est jouissance de soi ou n'est pas. N'espérez pas qu'elle vous soit accordée par vos maîtres ou par leurs dieux. On y vient comme l'enfant par une naturelle inclination à chercher le plaisir et à tourner ce qui le contrarie. C'est une simplicité que l'âge adulte excelle à compliquer.* »

Raoul Vaneigem

Réaffirmant follement le désir de désirer un autre monde, de rêver, de poétiser et de vivre une vie authentique, voici ce livre qui, cheminant de Philippe Godard à Raoul Vaneigem, en compagnie de Paul Lafargue et de Pauline Wagner, chante la mélodie du vivant et le droit à l'amour. Trois chevaliers et une dame récusent la quête frénétique du travail, qui ravage aujourd'hui les esprits pour appeler la paresse à la rescousse.

En 1880, *Le Droit à la paresse* ou *La Réfutation du droit au travail* de Paul Lafargue paraissait en feuilleton dans l'hebdomadaire *L'Égalité* ; incarcéré à la prison de Sainte-Pélagie en 1883, il ajoute quelques notes pour une prochaine réédition. En 1996, *Éloge de la paresse affinée* de Raoul Vaneigem était publié dans un ouvrage intitulé *La Paresse*. Les années passent, plus d'un siècle entre les deux éditions et une telle proximité entre les deux hommes. Dix ans plus tard, en 2006, L'or des fous désire réunir non seulement ces deux écrits ensoleillés mais les accompagner de deux inédits, l'un, *Les Voies de la paresse*, de Philippe Godard, auteur notamment de *Contre le travail*, l'autre de Pauline Wagner, qui invite à un *Voyage au pays de la paresse*.

Pour que la vraie révolte soit une fête, celle de la vie et non de la mort, celle de la création et non de la destruction aveugle, L'or des fous et ses ami(e)s appellent à descendre dans la rue non pour mendier un emploi d'esclave sur le marché du travail mais pour exiger le droit de vivre, de réaliser ses désirs sans les sacrifier à l'argent et de révoquer la dictature du consommable en sorte que chacun fasse son

bonheur en faisant solidairement le bonheur de tous.

Comme nous demandions à Tao, un petit garçon de six ans, ce qu'était le bonheur, il sourit et dit : « Le bonheur, c'est la tranquillité et plein de plaisirs. »

Nyons, mai 2006
L'or des fous éditeur

Philippe Godard

La Volonté de paresse

Être paresseux nous est désormais interdit dans ce monde pour lequel le travail, la vitesse, la productivité, la machine sont quelques-unes des valeurs suprêmes. Les laudateurs du système ne se contentent plus de chanter à l'infini les louanges de l'économie productiviste : ils calomnient et dénoncent avec vigueur tout ce qui grippe les rouages de cette mégamachine vouée à accumuler des marchandises inutiles. La lenteur est stigmatisée, la paresse combattue et pourchassée. Car, au premier rang des adversaires du Moloch, figure la paresse, tout ensommeillée, toujours consciente que sa force tient en partie à ce sommeil. La paresse, péché capital selon l'Église, tare absolue selon le Capital.

Éloge de la lenteur naturelle

Au nord de la planète, plus nous nous évertuons, en nous pressant, à emplir nos vies de travail et de loisirs organisés, plus le travail et les loisirs organisés les vident de tout intérêt. Au sud, le choix n'est qu'entre un salaire de misère et une misère sans salaire. Loin de cet affligeant spectacle de la barbarie humaine, les paresseux, les premiers, ceux qui sont apparus bien avant l'homme, paressent, suspendus aux branches des arbres d'Amazonie.

Le paresseux est un mammifère en tous points extraordinaire. Sais-tu que sur les cent soixante-huit heures que compte une semaine, il en passe onze à se nourrir, dix-huit à se déplacer – fort lentement –, une dizaine à se reposer, et le reste, soit tout de même cent vingt-neuf heures, à dormir ! Les amateurs de statistiques apprécieront : les trois quarts de la vie du paresseux se passent en sommes agréables, au sommet des arbres. Ne crois pourtant pas que cet animal soit un parasite, un inutile. Bien au contraire : le paresseux cultive toutes les vertus qui sont celles d'une parfaite civilité – digne des plus hautes valeurs de l'humanité d'avant le règne absolu du travail. Ainsi, il offre l'hospitalité à des algues microscopiques qui poussent dans son épaisse fourrure, faite de poils longs et rêches, et ces algues constituent la nourriture des larves d'un lépidoptère. Ces sympathiques insectes adorent tellement le paresseux que les individus adultes n'éprouvent pas le besoin de changer de pension, et acceptent eux aussi l'hospitalité gratuite de sa fourrure – pas de risque

de devoir déménager à la cloche de bois pour loyer impayé.

Le paresseux d'Amazonie ne s'intéresse ni à la vitesse ni au rendement, tant vantés par les prosélytes du travail. Sa langueur ne l'empêche pas de résister aux brusques attaques du jaguar, qui n'ose s'aventurer sur les branches fines qui lui servent de refuge. Par sa lenteur même, par son adresse infinie et grâce à son calme, le paresseux évite que les branches ne craquent, ce qui ne manquerait pas d'arriver s'il fuyait comme un furieux, victime de la peur comme d'autres le sont de la démente productiviste.

Car la folie de production des humains au travail ne provient-elle pas de leur peur face à la vie, à l'inconnu, à laquelle ils préfèrent une fuite confortable, meublée de télévisions, de réfrigérateurs et de voitures ? Fuite vers l'absurde, pourtant – le travail n'est qu'une tentative vaine de trouver refuge dans le monde de la marchandise.

La lenteur humaine est une honte, un vice. Ainsi en a décidé la morale du travail. Tout, chez nous, doit être rentable et efficace, fondé sur la vitesse, respectueux de la norme qui permet d'augmenter encore la production, grâce à la machine, laquelle, à son tour, exige de ses servants humains qu'ils soient rapides, normés, précis, ponctuels. C'est aux humanoïdes de s'adapter à la machine, et cela depuis l'aube de l'industrie. Déjà, au XIXe siècle, au moment où Paul Lafargue constate les dégâts de la révolution industrielle, il aurait été possible de penser des machines faites pour les adultes. Au lieu de quoi les patrons de filatures justifiaient le travail des enfants en prétendant que eux seuls pouvaient glisser leurs petits corps sous les machines pour renouer les fils qui s'étaient rompus. Comme s'il n'avait pas été possible de concevoir des machines « pour adultes ». Ce furent des générations d'enfants qui durent se plier aux dimensions des machines, et non celles-ci prendre les humains en considération. Dans les galeries des mines, les enfants poussaient « avec aisance », selon leurs exploiters, les wagonnets emplis de charbon qui empruntaient les couloirs les plus étroits...

Les autres justifications fondamentales allaient dans le même sens, celui du travail comme réalisation de ce qu'il y a d'humain dans l'*Homo sapiens* : en travaillant dès le plus jeune âge, chacun apprend les vraies valeurs de la vie ; pendant que l'on travaille, au moins, on est occupé. Sous-entendu, on ne pense pas à autre chose, comme à lire, à discuter, à découvrir l'amour, à faire la révolution, ou tout simplement

à se reposer.

L'idéologie du Capital faisant preuve d'une certaine logique, le paresseux d'Amazonie ne pouvait pas être affublé d'un nom aux connotations positives : occupant une bonne part de son temps à dormir, cet animal serait donc une anomalie dans la Création. Il est en revanche, toujours selon le discours guerrier du Capital, surprenant que dans cette jungle amazonienne survivent des paresseux, si tant est que l'Amazonie soit à l'image de la jungle des affaires : sans pitié. Si le jaguar n'avait qu'à s'avancer pour croquer le paresseux, il le ferait sans aucun doute : l'animal n'est ni toxique ni réputé immangeable ; il pourrait donc *a priori* constituer un festin de choix obtenu sans peine puisqu'il suffit de tendre la griffe pour gagner sa pitance. Mais il n'en est rien : il y a des jaguars, certes, mais il y a aussi des paresseux, et tous n'ont pas été croqués ! Comme quoi, la jungle amazonienne n'est pas si jungle que cela, ou alors celle des affaires est au-delà de tout ce que l'on peut imaginer en matière d'horreurs et de luttes impitoyables. L'imagerie qui s'inspire de Darwin et de Hobbes est à revoir. La nature n'est pas ce lieu de la violence absolue que nos médiocres penseurs s'obstinent à nous présenter afin de justifier *a posteriori* la coupure toujours plus achevée de l'humain d'avec son environnement. En matière d'écologie – cette science de la maison-Terre qui est aussi lutte pour notre maison-Terre, dont trop d'écologistes officiels sont les fossoyeurs –, tout reste à reprendre à la base. Il n'y a pas d'écologie sans critique du travail et sans éloge de la paresse.

Insuffisance de la brisure

La stratégie du paresseux n'est valable qu'en Amazonie ; dans le monde humain, trop humain, la paresse ne peut même pas constituer une tactique à un moment de la lutte pour la survie. C'est même le contraire qu'ont décidé les décideurs, eux qui savent mieux que nous ce qui est bon pour nous : elle est l'inadaptation absolue. Pourtant, chaque jour, sur notre lieu de travail, toi et moi constatons que si nous prenions le temps, si nous nous accordions quelque repos, un moment de farniente, bien des défauts disparaîtraient, bien des problèmes se résoudraient. Comment ces décideurs peuvent-ils ne pas voir à quel point il est utile de briser de temps à autre le rythme du travail ? La « brisure », comme disaient les anciens ouvriers,

permet de reprendre le travail sous les meilleurs auspices, simplement parce que l'on aura pu voir autre chose, d'une façon différente, parce que l'on aura pu inventer pendant le « temps mort » des solutions auxquelles personne ne pourrait penser alors qu'il est soumis au rythme infernal de la machine et du système productif et qu'il ne peut rien faire d'autre que travailler, surtout ne pas penser.

La brisure ne serait peut-être pas si préjudiciable aux drogués de la productivité. Mais ce serait là bien peu que de nous en tenir à la revendication d'une brisure : ce serait soumettre à notre hiérarchie une demande trop timide. « Nous voulons volontiers travailler plus et mieux, mais laissez-nous juste quelques minutes par demi-journée... » Le marchandage tournerait au sordide, et d'ailleurs, c'est ce qui s'annonce.

La plus grosse entreprise du monde, Wal-Mart, dont le slogan est « *Always low prices, always* », a perdu un procès contre ses employés. Sa direction avait supprimé le temps mort auquel ils avaient « droit » – un fruit des « conquêtes syndicales ». Certes, Wal-Mart a perdu le procès pour cette fois, mais nous savons bien comment sont bafoués les « droits des travailleurs » et les prétendus « avantages acquis » – deux expressions de la novlangue syndicale, laquelle a voulu nous faire croire que le progrès social fonctionnait par effet de cliquet : on progresse, et il serait impossible de régresser, ce qui était une compréhension bien lamentable de la vulgate marxiste et une incompréhension totale de la dialectique. Soyons certains que, bientôt, les temps morts accordés avec générosité au petit personnel seront, partout dans les grandes entreprises de la planète, bannis de l'organisation du travail. Wal-Mart est à la tête de ce combat : « *Always hard labour, always !* » Il n'a jamais suffi d'une brisure pour découvrir toute la richesse subversive de la paresse. La brisure ne s'oppose pas de front au travail ; elle ne fait que le rendre supportable. La paresse, elle, ne s'oppose pas n'importe comment au travail. Le seul travail qu'elle accepte est celui que nous considérons comme nécessaire afin de jouir de la vie. Le but n'est plus l'accumulation d'argent et de marchandises, mais la découverte des plaisirs et du monde exubérant qui nous entoure. Seul le travail nécessaire et utile trouve alors sa justification comme moyen de la paresse, et jamais comme nécessité de l'existence ramenée à la production.

Loisirs aliénés

Paul Lafargue ne pouvait imaginer la réponse qu'apporterait le Capital à ce qu'il pensait être une formidable avancée sur la voie du triomphe de la paresse : la machine. Hélas, celle-ci ne fut jamais, comme il l'écrivit, « le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachètera l'homme des *sordidae artes* et du travail salarié, le Dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté ». Bien au contraire, la machine s'est étendue à toutes les sphères de la vie, privée comme publique. La plus idéologique d'entre les machines, la télévision, est bien une telle machine, à la fois privée et publique puisque chacun et tous la regardent chez soi, dans une communauté brisée et virtuellement reconstituée, qui n'est que le spectacle de la communauté humaine disparue. La communion de milliards d'humains branchés sur leur poste de télévision au moment de la Coupe du monde de football ou des Jeux olympiques n'est à l'évidence qu'une communauté fictive, qui s'évapore au coup de sifflet final. Retentit alors l'hymne productiviste : « Au travail, maintenant ! La fête est finie ! »

La possession de machines privées est devenue un but de la vie. L'autre machine idéologique par excellence, la voiture, attise toutes les convoitises et déchaîne toutes les aliénations. Pour s'assurer que les martyrs du travail n'auraient pas malgré tout la tentation de chercher dans la paresse les germes d'une critique du Moloch, la mégamachine a organisé nos propres loisirs.

Organiser les loisirs, c'est comme organiser la nature dans des parcs naturels : cela revient à gommer toute possibilité de réflexion, de remise en cause de l'existant. Le monde sauvage est mis sous cloche, et tel est, nous dit-on, le prix à payer pour sa conservation. Pour garder une vague image de la nature, nous nous coupons d'elle, nous la dominons, la façonnons, la travaillons.

Les loisirs ne sont plus un moment dédié à la paresse, à la liberté, à la rêverie, mais à la préparation physique pour affronter le travail le lundi suivant, voire à la compétition dans l'un des innombrables clubs de sportifs de tous âges et de toutes conditions. Car le sport frappe à la fois les riches golfeurs et les modestes footballeurs de base, jusqu'aux habitants des bidonvilles chez lesquels, comme le chantait Nougaro, « le ballon, c'est une boîte de sardines ».

Illusions de la machine

L'ami Lafargue voyait la machine comme possible voie de libération, et sans doute à son époque était-ce la perspective la plus plausible. Lafargue serait heureux de constater qu'aujourd'hui, le dépassement du travail ne passe plus par la machine, et s'est en conséquence affiné : nous nous libérerons de la machine, et nous jetterons aux poubelles de l'Histoire les marchandises que produisaient en surnombre lesdites machines et que l'on a cru pouvoir nous faire consommer jusqu'à la lie.

La machine ne nous offrira jamais la libération car elle est l'alpha et l'oméga de la société productiviste : elle est le moyen et la condition indépassable de la surproduction, un but en soi de la société du travail. La machine appelle l'invention de nouvelles machines, elle demande de peupler le monde de machines. À son contact tout tend à s'imbiber de ce caractère régulier, normé, standard, mécanique, aliénant, que la machine diffuse tout autour d'elle. La vie elle-même se modifie sous l'action de ce gène liberticide que la machine relâche dans l'environnement tout aussi sûrement que les plantes génétiquement modifiées crachent leurs mortels transgènes. La machine est le modèle du transhumain, du cybernanthrope.

Car le Capital a réussi ce tour de force de mécaniser à outrance le processus de production, jusqu'à faire de l'humain un déchet ultime du processus machinique. Ultime, donc non recyclable. Il est désormais obligé d'attendre que les humains surnuméraires meurent. Le Capital ne peut, dans le meilleur des cas, que hâter leur mort en empoisonnant leur environnement et leur nourriture par des radiations nucléaires et des organismes génétiquement modifiés.

La paresse est abolition du temps, abolition du temps *mort*. Grâce à la possibilité qu'elle nous offre d'échapper aux processus productifs, aux angoisses de la vie organisée par la mégamachine, la paresse est la condition *sine qua non* de l'union la plus intime qui se puisse concevoir entre l'être humain et ce qui l'entoure. Nous ne pouvons désirer le monde sans reprendre le temps que nous vole la prétendue nécessité du travail.

L'illusion de la libération par la production se dissipe peu à peu. Les opposants au travail reprennent ce combat qui fut presque abandonné après les folles journées du printemps de 1968. Car, dans les années qui s'ensuivirent, nombre d'entre nous aimions la grève juste pour le temps qu'elle nous procurait. Déjà les revendications ne nous intéressaient qu'à moitié. Elles n'étaient qu'un prétexte pour élargir le nombre des grévistes, et pour propager la paresse tout autour de nous. La critique de la machine, alors, reprit son cours là où les luddites et quelques autres après eux l'avaient laissée. Puis ce fut le trou noir. Durant toutes les années qui correspondent à la croissance du chômage dans les pays du Nord, le Capital s'est acharné à nous servir de pseudo critiques du travail qui ont obscurci notre compréhension du monde et de l'économie.

Ainsi, ceux qui proclament « la fin du travail » s'appuient sur le livre fondateur ainsi intitulé, dont le moindre subterfuge n'est pas de nous faire croire, à nous nantis du Nord, que cette réjouissante perspective sera bientôt réalité. Nous oublierions trop vite nos sœurs et nos frères du Sud qui triment comme des esclaves, et sont d'ailleurs parfois réduits en esclavage pour des dettes qu'en réalité leur doivent leurs créanciers. Comment ignorer que cinq milliards d'êtres humains travaillent au sud de cette planète pour des salaires de honte et de misère, pendant qu'un milliard de privilégiés prétendent jouir du produit de ce vol en masquant la réalité crue ?

L'explication ne tient cependant pas que dans l'hypocrisie du monde « occidental ». Je crois bien que l'horreur de la paresse y est, elle aussi, pour beaucoup. Car, pour ceux qui sont parvenus au sommet de la hiérarchie sociale, pour ces universitaires repus qui nous annoncent la fin du travail et se rendent à leurs colloques en jumbo jet de première classe, la paresse est une menace majeure. Elle est *la* menace majeure.

Suppose en effet, toi, amie lectrice, ami lecteur, que demain, nous arrêtons tous de travailler. Et que nous profitons de notre temps libre pour détruire toutes celles des machines dont nous ne voulons plus jamais entendre parler : réacteurs nucléaires mortifères, hauts fourneaux dévoreurs de générations de poumons d'ouvriers, avions à réaction gaspilleurs d'oxygène, voitures mangeuses d'espace et d'air pur, gadgets inutiles d'une modernité morne, universités productrices d'un savoir normatif... Que se passerait-il alors ? Ceux qui nous

dirigent et nous abrutissent ne seraient plus rien. La vie serait comme à l'ordre du jour, et la paresse deviendrait la qualité la plus absolue !

Le rentier, le voleur, le chômeur

Certains pensent que cette perspective est réalisable *hic et nunc*, chacun dans son coin, sans une révolution des mœurs qui sera la seule achevée de toutes les révolutions ? Las ! Ni le rentier, ni le voleur, et encore moins le chômeur ne préfigurent le pays de Cocagne. La vie de rentier n'est pas un exemple de cette paresse subversive que nous appelons de nos vœux. Car le rentier vit du travail d'autrui, et son problème principal est de savoir comment noyer son ennui infini. Dieu lui-même est peut-être parti se reposer le sixième jour et il serait alors le plus long paresseux de tous les temps, mais que fait-il depuis la Genèse ? Il vit comme un rentier ! Rien ne nous prouve qu'il parvient à s'amuser des cancanes des hommes, de leurs guéguerres, de leurs disputes politiques ou de leurs histoires d'amour. Zeus lui-même s'enquiquinait tellement sur l'Olympe qu'il passait une partie de son temps à rendre visite à de simples mortelles... Le rentier en est lui aussi réduit à chercher une vile distraction dans les ragots de sa femme de chambre ou les histoires à dormir debout de son jardinier ; le rentier est comme extérieur au monde, il est un parasite, vit en parasite, et chacun le considère comme un parasite. N'étant d'aucune utilité à la communauté, il vit dans l'ennui de n'apercevoir le monde qu'à travers l'hygiaphone de sa retraite dorée.

Le voleur propose sa fausse critique de l'existant. Pour lui, le travail est le mal absolu, mais l'argent reste la valeur suprême. Un voleur hors norme comme Alexandre Jacob, qui redistribuait ce qu'il volait, est l'exception qui confirme la règle : Jacob fut un voleur qui savait jouir de ses vols parce qu'il n'attachait aucune valeur à l'argent. Jacob le dit lui-même : il aurait préféré travailler si la police ne l'avait pas empêché de vivre une vie normale. Jacob développa donc d'autres qualités, qui firent de lui un redistributeur de la richesse pillée par les bourgeois. Que l'humanité lui en soit reconnaissante, car sa geste est exemplaire. Mais le voleur classique, lui, ne redistribue rien, et, à l'inverse du paresseux, la critique qu'il porte au travail est imbibée jusqu'à son tréfonds de la valeur absolue de l'argent. Le voleur ne vole

pas pour se créer du temps de paresse, mais pour se procurer de l'argent, lequel, à son tour, lui permettra d'avoir accès à tous ces biens aliénés que le Capital propose à ses moutons salariés.

Le chômeur a pu, un temps, ouvrir une voie vers l'utopie, vers la paresse. J'avoue que, à la fin des années 1970 et jusque vers 1983, j'ai trouvé fort utile de ne travailler que trois mois pour toucher d'un coup trois années d'indemnités. L'État – une des incarnations majeures de l'ennemi ! – payait, et parasiter l'État, c'est l'affaiblir... Je croyais alors que le chômage serait, pour ceux qui ne se sentaient pas stressés par l'absence de travail, une « voie vers l'utopie », comme je l'avais écrit dans un journal national de chômeurs, subventionné par l'Évêché. Aussitôt l'article paru, ledit Évêché s'inquiéta fort que des propos subversifs puissent trouver place dans un journal aussi respectable, et dont les fonds étaient d'une immaculée conception – étant le produit du labeur des ouailles. C'est que, pour les bonnes âmes de l'Évêché, le chômage était un des plus grands malheurs qui puissent arriver à l'homme. Mais vanter le chômage comme moyen de s'offrir du temps libre, et donc comme possibilité concrète et effective de se vautrer dans le péché capital, la paresse, quelle honte !

Cette belle période ne dura guère. Dès 1981, la horde rose ramena le pays paresseux à la raison : les trente-cinq heures immédiates promises par le candidat président furent oubliées aussitôt élu, et les allocations chômage entamèrent leur chute vertigineuse, en durée puis en montant, chute qui n'a fait que s'amplifier en France comme ailleurs en Europe et dans le monde. Les derniers avatars des contrats précaires ne font jamais que compléter le dispositif. L'alternative est travailler ou végéter dans une demi-misère, juste bonne à ne pas crever de faim comme en Afrique, néanmoins insuffisante pour vivre autre chose que la demi-vie des exploités par le travail.

Gageons que la recherche de ce seuil critique, ni trop ni trop peu, est la principale préoccupation des technocrates qui se livrent à ces calculs fumeux de durées et de montants d'indemnisation. Leur fonction est de gérer le troupeau des chômeurs, d'empêcher qu'ils ne se rebellent en leur donnant juste au-dessus de la limite en dessous de laquelle ils n'auraient plus rien à perdre. Les syndicats et les organisations caritatives diverses qui prétendent défendre les droits des chômeurs limitent toute la discussion à des modalités : couleur du collier, longueur de la chaîne, exonération éventuelle du loyer ou du

chauffage de la niche. Il reste aux chômeurs à mordre les mains tendues de ceux qui prétendent être leurs créanciers sous prétexte d'être leurs sauveurs.

Aux riches le travail, à nous les plaisirs !

Le travail profite aux riches, et à eux seuls. Mais même la richesse des riches – ceux d'aujourd'hui, ceux du Capital, du néolibéralisme – n'a plus de sens. Après tout, les riches eux aussi s'accordent les mêmes loisirs aliénés que la classe moyenne. Il n'existe pas encore de télévision pour les riches, dont on pourrait espérer qu'elle ne leur proposerait que des émissions sublimes présentées par des animateurs exceptionnels et au cours desquelles ne seraient divulguées que des informations inconnues du commun des mortels. Une telle télévision n'existe pas et n'existera jamais, car la richesse dont les riches se sont entichés est d'un matérialisme triste et d'une affligeante banalité. Les riches identifient richesse et possession des choses et des êtres. Rien de plus minable, répond le paresseux, sage de sa paresse et riche de son éloignement par rapport aux marchandises, mais pas aux êtres.

La paresse est la condition pour atteindre à une qualité supérieure de la vie, qui ne se comptabilise plus en dollars ou en euros, kilotonnes, heures, minutes, secondes, indices boursiers, gigawatts et mégaoctets. Pour prendre du recul et de la distance par rapport à ce qui, dans ce monde, nous aliène et empêche notre émancipation, il faut prendre le temps de mettre à bas, d'abord dans notre libre esprit, ce qui sans cesse tente de l'enserrer. Travail, vitesse, norme, productivité, progrès, confort... Autant de dieux et de demi-dieux sans importance, sans profondeur, sans utilité réelle. Derrière les divinités interchangeables – Moulinex, saint patron du confort dans les années 1960, supplanté par Nokia, déesse de la pseudo-communication, dans les années 2000 – et parce que ces divinités sont aussi interchangeables que deux barils de lessive, nous devinons le mensonge grossier par lequel certains comptent bien acheter notre silence et notre soumission. Car chaque nouveau mensonge est l'aveu du mensonge précédent, et nous déboulonnerons un jour Nokia comme nous avons abandonné Moulinex à la critique rongeuse de la rouille et de l'obsolescence. Mais nous devinons que la mégamachine

peaufine déjà l'avatar qu'elle nous servira demain ou après-demain. Ce sera peut-être Google Earth ou quelque autre logiciel de surveillance archiperformant si l'envie nous vient de tuer le temps en nous occupant à mater le voisin et à le dénoncer, dans la plus pure tradition léguée par le pétainisme, le KGB, la Gestapo et les Torquemada d'ici et d'ailleurs. Ou NanoTechno Incorporated si quelques savants fous lancent sur le marché des produits nanotechnologiques aux conséquences imprévisibles. Ou encore...

Peu importe pour l'Ennemi ce que sera la carotte des moutons qu'il souhaite que nous soyons. Ses propagandistes n'ont de cesse d'occuper nos yeux, nos oreilles et notre nez pour ne pas que nous puissions penser par nous-mêmes, prendre du plaisir par nous-mêmes, trouver nous-mêmes ce que nous désirons et le créer nous-mêmes.

La paresse est un moment de création, vers l'accomplissement de soi, dans le respect absolu de l'autre, comme une fusion avec le monde qui nous entoure. L'activité incessante nous a brisé le crâne : par les brèches ouvertes se sont engouffrés les virus de la compétition, de l'affrontement, de la guerre de tous contre tous. Beaucoup d'entre nous sont désormais convaincus qu'ils ne peuvent exister que par l'agitation, et que l'agitation seule emplit l'existence.

Ces dernières années, le mysticisme de pacotille se présente comme une opposition au travail acharné et productif. Il nous suffirait, à côté des valeurs matérielles, d'apposer quelques valeurs spirituelles. Mais ce mysticisme est au travail comme la brisure au rythme infernal de la chaîne : une façon de reprendre pied dans quelque environnement moins machinique afin d'attaquer derechef un nouveau cycle de travail productif. Et voilà ce qui explique le triomphe des néobouddhisme, New Age, philosophies orientales revues à la mode occidentale...Une secte néobouddhiste vante d'ailleurs à la fois le détachement du monde prôné par Bouddha et l'attachement aux valeurs matérielles : prenant le contre-pied des protestants pentecôtistes nord-américains qui affirment que l'échec social est voulu par leur dieu, qui frappe ainsi les affreux, sales et méchants, cette secte affirme au contraire que l'entité spirituelle supérieure récompense ses bons adeptes par l'octroi de véhicules luxueux ou de cuisines intégrées.

Les Occidentaux n'ont pas souvent compris ce qu'étaient ces philosophies orientales. Le yoga, par exemple, n'est pas un système pour se maintenir en forme afin d'affronter, au physique comme au psychique, un nouveau cycle de production ; le yoga est avant tout recherche d'union avec la divinité, qu'il faut entendre ici comme l'ordre du monde, un ordre où chacun a sa place, un ordre contraignant sans doute, mais au moins un ordre dans lequel le travail n'est pas une valeur. Les Occidentaux ne prennent que ce qui les intéresse, que ce qui ne les oblige pas à remettre en cause leur sainte trinité : *Travail, Progrès, Croissance*.

La paresse est dénonciation des valeurs qui nous oppriment. Elle n'est pas rêverie, ou pas seulement. Elle n'est pas farniente, ou plutôt pas uniquement. Elle n'est pas inutilité, mais ne refuse pas l'inutilité, bien au contraire. Elle accepte le seul travail fondé sur l'utilité commune, en dehors de tout excès de consommation comme de production, non pas par volonté d'ascétisme, mais parce que le temps de l'amitié, de l'amour, de la discussion, de la découverte est bien trop précieux et ne peut souffrir d'être remis à plus tard ou réduit à néant par le temps de la production et de la consommation. Les choses que nous devons créer, dit le paresseux, ne doivent avoir d'autre but que d'assurer notre vie matérielle la plus simple. Notre richesse authentique se trouve dans la vie sentimentale, intellectuelle, fraternelle, l'épanouissement du corps, le rêve, bien plus essentiels que tout le reste, qui n'est que boulet de forçat.

La paresse sait voir l'utile dans l'inutile, le concret dans le rêve, l'agir dans le non-agir. Car la paresse ouvre à une autre dimension du monde qui nous entoure.

Faire les choses avec lenteur, prendre le temps de s'émerveiller d'une fleur alors que le dogme productiviste appelle à se dépêcher de biner le terrain avant la giboulée qui menace, savoir ne rien faire et s'allonger dans l'herbe alors que tout autour de nous, tout nous appelle...

Par simple contraste avec l'éternelle agitation qui règne, la paresse est critique de ce monde. Le paresseux n'emprunte pas qu'au mammifère amazonien les traits de son caractère que sont la douceur et la lenteur ; il est aussi buté comme un âne. L'âne antihéros de la *Ferme des animaux*, le magnifique pamphlet d'Orwell, est l'antithèse

de tout ce qui s'agite autour de lui, à commencer par les chevaux, qui crèvent de tant travailler, les chiens, horribles mercenaires des dictateurs, ces cochons qui prétendent que nous sommes tous égaux, mais que certains « sont plus égaux que d'autres ». Le travail a été l'un des outils principaux de notre différenciation, notamment entre hommes et femmes. Certaines tâches ont été valorisées – celles qu'accomplissaient les hommes –, pendant que la paresse était vilipendée – le rythme de la vie féminine semble être un obstacle dans ce monde de la production. Il nous faut maintenant renverser ce cycle infernal, non pas en faisant de la paresse un nouveau dieu à l'imitation du Molochtravail auquel trop d'entre nous sacrifient leur vie. Non, la paresse est l'ouverture absolue sur le monde. Elle ne peut prétendre nous dicter une voie. Elle est avant tout non-agir, refus d'aller contre le monde libre et sauvage. Elle est libre accès de tous aux véritables richesses, ces richesses que nous ne savons pas encore bien distinguer derrière le fatras inouï de bagnoles, de frigos, de lave-linge et de lave-vaisselle, de gadgets en tout genre, de distractions imbéciles qui empuantissent l'atmosphère et enlaidissent encore pour quelque temps notre horizon.

Le travail aboutit à la destruction de cette planète et au remplacement des êtres vivants par de la matière inerte. La paresse est une chance que notre univers redevienne un immense terrain de jeu, où nous pourrions re-jouer la vie. Dans un monde vidé de ses inutiles machines, les plantes regagneront le terrain volé par l'asphalte ; les pylônes électriques désormais vides d'électron s'effondreront sous le fardeau de leurs infinies laideur et inutilité. Les véritables richesses sont en nous, et la société du travail s'acharne à nous en interdire l'accès. La paresse nous offre le temps d'emplir nos vies des rires de l'amour et des joies de la révolution.

Philippe Godard
1er avril 2006

Paul Lafargue

Le Droit à la paresse

Avant-propos

M. Thiers, dans le sein de la Commission sur l'instruction primaire de 1849, disait : « Je veux rendre toute-puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui dit au contraire à l'homme : "Jouis". » M. Thiers formulait la morale de la classe bourgeoise dont il incarna l'égoïsme féroce et l'intelligence étroite.

La bourgeoisie, alors qu'elle luttait contre la noblesse, soutenue par le clergé, arbora le libre examen et l'athéisme ; mais, triomphante, elle changea de ton et d'allure ; et, aujourd'hui, elle entend étayer de la religion sa suprématie économique et politique. Aux XVe et XVIe siècles, elle avait allégrement repris la tradition païenne et glorifiait la chair et ses passions, réprouvées par le christianisme ; de nos jours, gorgée de biens et de jouissances, elle renie les enseignements de ses penseurs, les Rabelais, les Diderot, et prêche l'abstinence aux salariés. La morale capitaliste, piteuse parodie de la morale chrétienne, frappe d'anathème la chair du travailleur ; elle prend pour idéal de réduire le producteur au plus petit minimum de besoins, de supprimer ses joies et ses passions et de le condamner au rôle de machine délivrant du travail sans trêve ni merci.

Les socialistes révolutionnaires ont à recommencer le combat qu'ont combattu les philosophes et les pamphlétaires de la bourgeoisie ; ils ont à démolir, dans les têtes de la classe appelée à l'action, les préjugés semés par la classe régnante ; ils ont à proclamer, à la face des cafards de toutes les morales, que la terre cessera d'être la vallée de larmes du travailleur ; que, dans la société communiste de l'avenir que nous fonderons « pacifiquement si possible, sinon violemment », les passions des hommes auront la bride sur le cou, car « toutes sont bonnes de leur nature, nous n'avons rien à éviter que leur mauvais usage et leurs excès ¹ », et ils ne seront évités que par leur mutuel contrebalancement, que par le développement harmonique de l'organisme humain, car, dit le docteur Beddoe, « ce n'est que lorsqu'une race atteint son maximum de développement physique

1 Descartes, *Les Passions de l'âme*.

qu'elle atteint son plus haut point d'énergie et de vigueur morale ». Telle était aussi l'opinion du grand naturaliste, Charles Darwin ².

La Réfutation du droit au travail, que je réédite avec quelques notes additionnelles, parut dans *L'Égalité*, hebdomadaire de 1880, deuxième série.

P. L.
Prison de Sainte-Pélagie, 1883.

² Docteur Beddoe, *Memoirs of the Anthropological Society* ; Ch. Darwin, *Descent of Man*.

Un dogme désastreux

Paressons en toutes choses, hormis en aimant et en buvant, hormis en paressant.

Lessing

Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. Au lieu de réagir contre cette aberration mentale, les prêtres, les économistes, les moralistes ont sacro-sanctifié le travail. Hommes aveugles et bornés, ils ont voulu être plus sages que leur Dieu ; hommes faibles et méprisables, ils ont voulu réhabiliter ce que leur Dieu avait maudit. Moi, qui ne professe d'être chrétien, économe et moral, j'en appelle de leur jugement à celui de leur Dieu ; des prédications de leur morale religieuse, économique, libre penseuse, aux épouvantables conséquences du travail dans la société capitaliste.

Dans la société capitaliste, le travail est la cause de toute dégénérescence intellectuelle, de toute déformation organique. Comparez le pur-sang des écuries de Rothschild, servi par une valetaille de bimanés, à la lourde brute des fermes normandes, qui laboure la terre, chariote le fumier, engrange la moisson. Regardez le noble sauvage que les missionnaires du commerce et les commerçants de la religion n'ont pas encore corrompu avec le christianisme, la syphilis et le dogme du travail, et regardez ensuite nos misérables servants de machines³.

3 Les explorateurs européens s'arrêtent étonnés devant la beauté physique et la fière allure des hommes des peuplades primitives, non souillés par ce que Paepig appelait le « souffle empoisonné de la civilisation ». Parlant des aborigènes des îles océaniques, lord George Campbell écrit : « Il n'y a pas de peuple au monde qui frappe davantage au premier abord. Leur peau unie et d'une teinte légèrement cuivrée, leurs cheveux dorés et bouclés, leur belle et joyeuse figure, en un mot toute leur personne, formaient un nouvel et splendide échantillon du *genus homo* ; leur apparence physique donnait l'impression d'une race supérieure à la nôtre. » Les civilisés de l'ancienne

Quand, dans notre Europe civilisée, on veut retrouver une trace de beauté native de l'homme, il faut l'aller chercher chez les nations où les préjugés économiques n'ont pas encore déraciné la haine du travail. L'Espagne, qui, hélas ! Dégénère, peut encore se vanter de posséder moins de fabriques que nous de prisons et de casernes ; mais l'artiste se réjouit en admirant le hardi Andalou, brun comme des castagnes, droit et flexible comme une tige d'acier ; et le cœur de l'homme tressaille en entendant le mendiant, superbement drapé dans sa *capa* trouée, traiter d'*amigo* des ducs d'Ossuna. Pour l'Espagnol, chez qui l'animal primitif n'est pas atrophié, le travail est le pire des esclavages⁴. Les Grecs de la grande époque n'avaient, eux aussi, que du mépris pour le travail : aux esclaves seuls il était permis de travailler : l'homme libre ne connaissait que les exercices corporels et

Rome, les César, les Tacite, contemplaient avec la même admiration les Germains des tribus communistes qui envahissaient l'Empire romain. – Ainsi que Tacite, Salvien, le prêtre du Ve siècle, qu'on surnomma le *maître des évêques*, donnait les barbares en exemple aux civilisés et aux chrétiens : « Nous sommes impudiques au milieu des barbares, plus chastes que nous. Bien plus, les barbares

sont blessés de nos impudicités, les Goths ne souffrent pas qu'il y ait parmi eux des débauchés de leur nation ; seuls au milieu d'eux, par le triste privilège de leur nationalité et de leur nom, les Romains ont le droit d'être impurs. [La pédérasie était alors en grande mode parmi les païens et les chrétiens...] Les opprimés Volonté de paresse.qxd 21/04/2006 19:07 Page 81 s'en vont chez les barbares chercher de l'humanité et un abri. » (*De Gubernatione Dei.*) – La vieille civilisation et le christianisme naissant corrompirent les barbares du vieux monde, comme le christianisme vieilli et la moderne civilisation capitaliste corrompent les sauvages du vieux monde. M. F. Le Play, dont on doit reconnaître le talent d'observation, alors même que l'on rejette ses conclusions sociologiques, entachées de prudhomisme philanthropique et chrétien, dit dans son livre *Les Ouvriers européens* (1885) : « La propension des Bachkirs pour la paresse [les Bachkirs sont des pasteurs semi-nomades du versant asiatique de l'Oural], les loisirs de la vie nomade, les habitudes de méditation qu'elles font naître chez les individus les mieux doués communiquent souvent à ceux-ci une distinction de manières, une finesse d'intelligence et de jugement qui se remarquent rarement au même niveau social dans une civilisation plus développée... Ce qui leur répugne le plus, ce sont les travaux agricoles ; ils font tout plutôt que d'accepter le métier d'agriculteur. » L'agriculture est, en effet, la première manifestation du travail servile dans l'humanité. Selon la tradition biblique, le premier criminel, Caïn, est un agriculteur.

4 Le proverbe espagnol dit : *Descansar es salud* (Se reposer est santé).

les jeux de l'intelligence. C'était aussi le temps où l'on marchait et respirait dans un peuple d'Aristote, de Phidias, d'Aristophane : c'était le temps où une poignée de braves écrasait à Marathon les hordes de l'Asie qu'Alexandre allait bientôt conquérir. Les philosophes de l'Antiquité enseignaient le mépris du travail, cette dégradation de l'homme libre ; les poètes chantaient la paresse, ce présent des Dieux :

« *O Melibae, Deus nobis hcec otia fecit* ⁵ »

Christ, dans son discours sur la montagne, prêcha la paresse : « Contemplez la croissance des lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été plus brillamment vêtu ⁶. »

Jéhovah, le dieu barbu et rébarbatif, donna à ses adorateurs le suprême exemple de la paresse idéale ; après six jours de travail, il se reposa pour l'éternité. Par contre, quelles sont les races pour qui le travail est une nécessité organique ? Les Auvergnats ; les Écossais, ces Auvergnats des îles Britanniques ; les Gallegos, ces Auvergnats de l'Espagne ; les Poméraniens, ces Auvergnats de l'Allemagne ; les Chinois, ces Auvergnats de l'Asie. Dans notre société, quelles sont les classes qui aiment le travail pour le travail ? Les paysans propriétaires, les petits bourgeois, les uns courbés sur leurs terres, les autres acoquinés dans leurs boutiques, se remuent comme la taupe dans sa galerie souterraine, et jamais ne se redressent pour regarder à loisir la nature. Et cependant, le prolétariat, la grande classe qui embrasse tous les producteurs des nations civilisées, la classe qui, en s'émancipant, émancipera l'humanité du travail servile et fera de l'animal humain un être libre, le prolétariat trahissant ses instincts, méconnaissant sa mission historique, s'est laissé pervertir par le dogme du travail. Rude et terrible a été son châtement. Toutes les misères individuelles et sociales sont nées de sa passion pour le travail.

5 « Ô Mélibé, un Dieu nous a donné cette oisiveté », Virgile, *Bucoliques*. (Voir appendice.)

6 Évangile selon saint Matthieu, chap. VI.

Bénédiction du travail

En 1770 parut, à Londres, un écrit anonyme intitulé : *An Essay on Trade and Commerce*. Il fit à l'époque un certain bruit. Son auteur, grand philanthrope, s'indignait de ce que « la plèbe manufacturière d'Angleterre s'était mis dans la tête l'idée fixe qu'en qualité d'Anglais, tous les individus qui la composent ont, par droit de naissance, le privilège d'être plus libres et plus indépendants que les ouvriers de n'importe quel autre pays de l'Europe. Cette idée peut avoir son utilité pour les soldats dont elle stimule la bravoure ; mais moins les ouvriers des manufactures en sont imbus, mieux cela vaut pour eux-mêmes et pour l'État. Des ouvriers ne devraient jamais se tenir pour indépendants de leurs supérieurs. Il est extrêmement dangereux d'encourager de pareils engouements dans un État commercial comme le nôtre, où, peut-être, les sept huitièmes de la population n'ont que peu ou pas de propriété. La cure ne sera pas complète tant que nos pauvres de l'industrie ne se résigneront pas à travailler six jours pour la même somme qu'ils gagnent maintenant en quatre ».

Ainsi, près d'un siècle avant Guizot, on prêchait ouvertement à Londres le travail comme un frein aux nobles passions de l'homme. « Plus mes peuples travailleront, moins il y aura de vices, écrivait Napoléon d'Ostrode, le 5 mai 1807. Je suis l'autorité [...] et je serais disposé à ordonner que le dimanche, passé l'heure des offices, les boutiques fussent ouvertes et les ouvriers rendus à leur travail. » Pour extirper la paresse et courber les sentiments de fierté et d'indépendance qu'elle engendre, l'auteur de *l'Essay on Trade* proposait d'incarcérer les pauvres dans les maisons idéales du travail (*Ideal workhouses*) qui deviendraient « des maisons de terreur où l'on ferait travailler quatorze heures par jour, de telle sorte que, le temps des repas soustrait, il resterait douze heures de travail pleines et entières ».

Douze heures de travail par jour, voilà l'idéal des philanthropes et des moralistes du XVIIIe siècle. Que nous avons dépassé ce *ne plus ultra* ! Les ateliers modernes sont devenus des maisons idéales de correction où l'on incarcère les masses ouvrières, où l'on condamne aux travaux forcés pendant douze et quatorze heures, non seulement

les hommes, mais les femmes et les enfants ⁷ ! Et dire que les fils des héros de la Terreur se sont laissés dégrader par la religion du travail au point d'accepter après 1848, comme une conquête révolutionnaire, la loi qui limitait à douze heures le travail dans les fabriques ; ils proclamaient, comme un principe révolutionnaire, *le droit au travail*. Honte au prolétariat français ! Des esclaves seuls eussent été capables d'une telle bassesse. Il faudrait vingt ans de civilisation capitaliste à un Grec des temps héroïques pour concevoir un tel avilissement.

Et si les douleurs du travail forcé, si les tortures de la faim se sont abattues sur le prolétariat, plus nombreuses que les sauterelles de la Bible, c'est lui qui les a appelées.

Ce travail, qu'en juin 1848 les ouvriers réclamaient les armes à la main, ils l'ont imposé à leurs familles ; ils ont livré, aux barons de l'industrie, leurs femmes et leurs enfants. De leurs propres mains, ils ont démolé leur foyer domestique ; de leurs propres mains, ils ont tari le lait de leurs femmes ; les malheureuses, enceintes et allaitant leurs bébés, ont dû aller dans les mines et les manufactures tendre l'échine et épuiser leurs nerfs ; de leur propres mains, ils ont brisé la vie et la vigueur de leurs enfants. – Honte aux prolétaires ! Où sont les commères dont parlent nos fabliaux et nos vieux contes, hardies au propos, franches de la gueule, amantes de la dive bouteille ? Où sont les luronnes, toujours trottant, toujours cuisinant, toujours chantant, toujours semant la vie en engendrant la joie, enfantant sans douleurs des petits sains et vigoureux ?... Nous avons aujourd'hui les filles et

7 Au premier congrès de bienfaisance tenu à Bruxelles, en 1857, un des plus riches manufacturiers de Marquette, près de Lille, M. Scrive, aux applaudissements des membres du congrès, racontait, avec la plus noble satisfaction d'un devoir accompli : « Nous avons introduit quelques moyens de distraction pour les enfants. Nous leur apprenons à chanter pendant le travail, à compter également en travaillant : cela les distrait et leur fait accepter avec courage *ces douze heures de travail qui sont nécessaires pour leur procurer des moyens d'existence*. » – Douze heures de travail, et quel travail ! imposées à des enfants qui n'ont pas douze ans ! – Les matérialistes regretteront toujours qu'il n'y ait pas un enfer pour y clouer ces chrétiens, ces philanthropes, bourreaux de l'enfance ! 8. Discours prononcé à la Société internationale d'études pratiques d'économie sociale de Paris, en mai 1863, et publié dans *L'Économiste français* de la même époque.

les femmes de fabrique, chétives fleurs aux pâles couleurs, au sang sans rutilance, à l'estomac délabré, aux membres alanguis !... Elles n'ont jamais connu le plaisir robuste et ne sauraient raconter gaillardement comment l'on cassa leur coquille ! – Et les enfants ? Douze heures de travail aux enfants. Ô misère ! – Mais tous les Jules Simon de l'Académie des sciences morales et politiques, tous les Germinys de la jésuiterie, n'auraient pu inventer un vice plus abrutissant pour l'intelligence des enfants, plus corrompueur de leurs instincts, plus destructeur de leur organisme que le travail dans l'atmosphère viciée de l'atelier capitaliste.

Notre époque est, dit-on, le siècle du travail ; il est en effet le siècle de la douleur, de la misère et de la corruption.

Et cependant, les philosophes, les économistes bourgeois, depuis le péniblement confus Auguste Comte, jusqu'au ridiculement clair Leroy-Beaulieu ; les gens de lettres bourgeois, depuis le charlatanesquement romantique Victor Hugo, jusqu'au naïvement grotesque Paul de Kock, tous ont entonné les chants nauséabonds en l'honneur du dieu Progrès, le fils aîné du Travail. À les entendre, le bonheur allait régner sur la terre : déjà on en sentait la venue. Ils allaient dans les siècles passés fouiller la poussière et la misère féodales pour rapporter de sombres repoussoirs aux délices des temps présents. – Nous ont-ils fatigués, ces repus, ces satisfaits, naguère encore membres de la domesticité des grands seigneurs, aujourd'hui valets de plume de la bourgeoisie, grassement rentés ; nous ont-ils fatigués avec le paysan du rhétoricien La Bruyère ? Eh bien ! voici le brillant tableau des jouissances prolétariennes en l'an de progrès capitaliste 1840, peint par un des leurs, par le Dr Villermé, membre de l'Institut, le même qui, en 1848, fit partie de cette société de savants (Thiers, Cousin, Passy, Blanqui l'académicien, en étaient) qui propagea dans les masses les sottises de l'économie et de la morale bourgeois.

C'est de l'Alsace manufacturière que parle le docteur Villermé, de l'Alsace des Kestner, des Dollfus, ces fleurs de la philanthropie et du républicanisme industriel. Mais avant que le docteur ne dresse devant nous le tableau des misères prolétariennes, écoutons un manufacturier alsacien, M. Th. Mieg, de la maison Dollfus, Mieg et Cie,

dépeignant la situation de l'artisan de l'ancienne industrie :

« À Mulhouse, il y a cinquante ans (en 1813, alors que la moderne industrie mécanique naissait), les ouvriers étaient tous enfants du sol, habitant la ville et les villages environnants et possédant presque tous une maison et souvent un petit champ⁸. »

C'était l'âge d'or du travailleur. Mais, alors, l'industrie alsacienne n'inondait pas le monde de ses cotonnades et n'emmillonnait pas ses Dollfus et ses Koechlin. Mais vingt-cinq ans après, quand Villermé visita l'Alsace, le minotaure moderne, l'atelier capitaliste, avait conquis le pays ; dans sa boulimie de travail humain, il avait arraché les ouvriers de leurs foyers pour mieux les tordre et pour mieux exprimer le travail qu'ils contenaient. C'était par milliers que les ouvriers accouraient au sifflement de la machine.

« Un grand nombre, dit Villermé, cinq mille sur dix-sept mille, étaient contraints, par la cherté des loyers, à se loger dans les villages voisins. Quelques-uns habitaient à deux lieues et quart de la manufacture où ils travaillaient. »

À Mulhouse, à Dornach, le travail commençait à cinq heures du matin et finissait à cinq heures du soir, été comme hiver [...]. Il faut les voir arriver chaque matin en ville et partir chaque soir. Il y a parmi eux une multitude de femmes pâles, maigres, marchant pieds nus au milieu de la boue et qui, à défaut de parapluie, portent, renversés sur la tête, lorsqu'il pleut ou qu'il neige, leurs tabliers ou jupons de dessus pour se préserver la figure et le cou, et un nombre plus considérable de jeunes enfants non moins sales, non moins hâves, couverts de haillons, tout gras de l'huile des métiers qui tombe sur eux pendant qu'ils travaillent. Ces derniers, mieux préservés de la pluie par l'imperméabilité de leurs vêtements, n'ont même pas au bras, comme les femmes dont on vient de parler, un panier où sont les provisions de la journée ; mais ils portent à la main, ou cachent sous leur veste ou comme ils peuvent, le morceau de pain qui doit les nourrir jusqu'à l'heure de leur rentrée à la maison.

⁸ Discours prononcé à la Société internationale d'études pratiques d'économie sociale de Paris, en mai 1863, et publié dans *L'Économiste français* de la même époque.

« Ainsi, la fatigue d'une journée démesurément longue, puisqu'elle a au moins quinze heures, vient se joindre pour ces malheureux celle des allées et venues si fréquentes, si pénibles. Il résulte que le soir ils arrivent chez eux accablés par le besoin de dormir, et que le lendemain ils sortent avant d'être complètement reposés pour se trouver à l'atelier à l'heure de l'ouverture. »

Voici maintenant les bouges où s'entassaient ceux qui logeaient en ville :

« J'ai vu à Mulhouse, à Dornach et dans des maisons voisines, de ces misérables logements où deux familles couchaient chacune dans un coin, sur la paille jetée sur le carreau et retenue par deux planches... Cette misère dans laquelle vivent les ouvriers de l'industrie du coton dans le département du Haut-Rhin est si profonde qu'elle produit ce triste résultat que, tandis que dans les familles des fabricants négociants, drapiers, directeurs d'usines, la moitié des enfants atteint la vingt et unième année, cette même moitié cesse d'exister avant deux ans accomplis dans les familles de tisserands et d'ouvriers de filatures de coton. »

Parlant du travail de l'atelier, Villermé ajoute :

« Ce n'est pas là un travail, une tâche, c'est une torture, et on l'inflige à des enfants de six à huit ans. [...] C'est ce long supplice de tous les jours qui mine principalement les ouvriers dans les filatures de coton. »

Et, à propos de la durée du travail, Villermé observait que les forçats des bagnes ne travaillaient que dix heures, les esclaves des Antilles neuf heures en moyenne, tandis qu'il existait dans la France qui avait fait la Révolution de 1789, qui avait proclamé les pompeux *Droits de l'homme*, des manufactures où la journée était de seize heures, sur lesquelles on accordait aux ouvriers une heure et demie pour les repas⁹.

9 L.-R. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie*, 1840. Ce n'était pas parce que les Dollfus, les Koechlin et autres fabricants alsaciens étaient des républicains, des patriotes et des philanthropes protestants qu'ils traitaient de la sorte leurs ouvriers ; car Blanqui, l'académicien, Reybaud, le prototype de Jérôme Paturot, et Jules Simon, le maître Jacques politique, ont constaté les mêmes aménités pour la classe ouvrière chez les fabricants très catholiques et très monarchiques de Lille et de Lyon. Ce sont là des vertus capitalistes

Ô misérable avortement des principes révolutionnaires de la bourgeoisie ! Ô lugubre présent de son dieu Progrès ! Les philanthropes acclament bienfaiteurs de l'humanité ceux qui, pour s'enrichir en fainéantant, donnent du travail aux pauvres ; mieux vaudrait semer la peste, empoisonner les sources que d'ériger une fabrique au milieu d'une population rustique. Introduisez le travail de fabrique, et adieu joie, santé, liberté ; adieu tout ce qui fait la vie belle et digne d'être vécue ¹⁰ .

Et les économistes s'en vont répétant aux ouvriers : Travaillez pour augmenter la fortune sociale ! Et cependant un économiste, Destut de Tracy, leur répond :

« Les nations pauvres, c'est là où le peuple est à son aise ; les nations riches, c'est là où il est ordinairement pauvre. »

Et son disciple Cherbuliez de continuer :

« Les travailleurs eux-mêmes, en coopérant à l'accumulation des capitaux productifs, contribuent à l'événement qui, tôt ou tard, doit les priver d'une partie de leur salaire. »

Mais, assourdis et idiotisés par leurs propres hurlements, les économistes de répondre :

Travaillez, travaillez toujours pour créer votre bien-être !

Et, au nom de la mansuétude chrétienne, un prêtre de l'Église anglicane, le révérend Townshend, psalmodie : Travaillez, travaillez nuit et jour ; en travaillant, vous faites croître votre misère, et votre misère nous dispense de vous imposer le travail par la force de la loi. L'imposition légale du travail « donne trop de peine, exige trop de violence et fait trop de bruit ; la faim, au contraire, est non seulement une pression paisible, silencieuse, incessante, mais comme le mobile

s'harmonisant à ravir avec toutes les convictions politiques et religieuses

10 Les Indiens des tribus belliqueuses du Brésil tuent leurs infirmes et leurs vieillards ; ils témoignent leur amitié en mettant fin à une vie qui n'est plus réjouie par des combats, des fêtes et des danses. Tous les peuples primitifs ont donné aux leurs ces preuves d'affection : les Massagètes de la mer Caspienne (Hérodote), aussi bien que les Wens de l'Allemagne et les Celtes de la Gaule. Dans les églises de Suède, dernièrement encore, on conservait des massues dites *massues familiales*, qui servaient à délivrer les parents des tristesses de la vieillesse. Combien dégénérés sont les prolétaires modernes pour accepter en patience les épouvantables misères du travail de fabrique !

le plus naturel du travail et de l'industrie, elle provoque aussi les efforts les plus puissants. »

Travaillez, travaillez, prolétaires, pour agrandir la fortune sociale et vos misères individuelles, travaillez, travaillez, pour que, devenant plus pauvres, vous ayez plus de raisons de travailler et d'être misérables. Telle est la loi inexorable de la production capitaliste.

Parce que, prêtant l'oreille aux fallacieuses paroles des économistes, les prolétaires se sont livrés corps et âme au vice du travail, ils précipitent la société tout entière dans ces crises industrielles de surproduction qui convulsent l'organisme social. Alors, parce qu'il y a pléthore de marchandises et pénurie d'acheteurs, les ateliers se ferment et la faim cingle les populations ouvrières de son fouet aux mille lanières. Les prolétaires, abrutis par le dogme du travail, ne comprenant pas que le surtravail qu'ils se sont infligé pendant le temps de prétendue prospérité est la cause de leur misère présente, au lieu de courir au grenier à blé et de crier : « Nous avons faim et nous voulons manger !... Vrai, nous n'avons pas un rouge liard, mais tout gueux que nous sommes, c'est nous cependant qui avons moissonné le blé et vendangé le raisin... » Au lieu d'assiéger les magasins de M. Bonnet, de Jujurieux, l'inventeur des couverts industriels, et de clamer : « Monsieur Bonnet, voici vos ouvrières ovalistes, moulineuses, fileuses, tisseuses, elles grelottent sous leurs cotonnades rapetassées à chagriner l'oeil d'un juif et, cependant, ce sont elles qui ont filé et tissé les robes de soie des cocottes de toute la chrétienté. Les pauvresses, travaillant treize heures par jour, n'avaient pas le temps de songer à la toilette, maintenant, elles chôment et peuvent faire un frou-frou avec les soieries qu'elles ont ouvrées. Dès qu'elles ont perdu leurs dents de lait, elles se sont dévouées à votre fortune et ont vécu dans l'abstinence ; maintenant, elles ont des loisirs et veulent jouir un peu des fruits de leur travail. Allons, monsieur Bonnet, livrez vos soieries, M. Harmel fournira ses mousselines, M. Pouyer-Quertier ses calcicots, M. Pinet ses bottines pour leurs chers petits pieds froids et humides... Vêtues de pied en cap et fringantes, elles vous feront plaisir à contempler. Allons, pas de tergiversations – vous êtes l'ami de l'humanité, n'est-ce pas, et chrétien par-dessus le marché ? – Mettez à la disposition de vos ouvrières la fortune qu'elles vous ont édifiée avec la chair de leur chair. – Vous êtes ami du commerce ? – Facilitez la circulation des marchandises ; voici des

consommateurs tout trouvés ; ouvrez-leur des crédits illimités. Vous êtes bien obligé d'en faire à des négociants que vous ne connaissez ni d'Adam ni d'Ève, qui ne vous ont rien donné, même pas un verre d'eau. Vos ouvrières s'acquitteront comme elles le pourront : si, au jour de l'échéance, elles gambettisent et laissent protester leur signature, vous les mettez en faillite, et si elles n'ont rien à saisir, vous exigerez qu'elles vous paient en prières : elles vous enverront en paradis, mieux que vos sacs noirs, au nez gorgé de tabac. »

Au lieu de profiter des moments de crise pour une distribution générale des produits et un gaudissement universel, les ouvriers, crevant de faim, s'en vont battre de leur tête les portes de l'atelier. Avec des figures hâves, des corps amaigris, des discours piteux, ils assaillent les fabricants :

« Bon monsieur Chagot, doux monsieur Schneider, donnez-nous du travail, ce n'est pas la faim, mais la passion du travail qui nous tourmente ! » Et ces misérables, qui ont à peine la force de se tenir debout, vendent douze et quatorze heures de travail deux fois moins cher que lorsqu'ils avaient du pain sur la planche. Et les philanthropes de l'industrie de profiter des chômages pour fabriquer à meilleur marché.

Si les crises industrielles suivent les périodes de surtravail aussi fatalement que la nuit le jour, traînant après elles le chômage forcé et la misère sans issue, elles amènent aussi la banqueroute inexorable. Tant que le fabricant a du crédit, il lâche la bride à la rage du travail, il emprunte et emprunte encore pour fournir la matière première aux ouvriers. Il fait produire, sans réfléchir que le marché s'engorge et que, si ces marchandises n'arrivent pas à la vente, ses billets viendront à l'échéance. Acculé, il va implorer le juif, il se jette à ses pieds, lui offre son sang, son honneur. « Un petit peu d'or ferait mieux son affaire, répond le Rothschild, vous avez 20 000 paires de bas en magasin, ils valent vingt sous, je les prends à quatre sous. » Les bas obtenus, le juif les vend six à huit sous, et empoche les frétilantes pièces de cent sous qui ne doivent rien à personne : mais le fabricant a reculé pour mieux sauter. Enfin la débâcle arrive et les magasins dégorgent ; on jette alors tant de marchandises par la fenêtre, qu'on ne sait comment elles sont entrées par la porte. C'est par centaines de millions que se chiffre la valeur des marchandises

détruites ; au siècle dernier, on les brûlait ou on les jetait à l'eau ¹¹. » Mais avant d'aboutir à cette conclusion, les fabricants parcourent le monde en quête de débouchés pour les marchandises qui s'entassent ; ils forcent leur gouvernement à s'annexer des Congo, à s'emparer des Tonkin, à démolir à coups de canon les murailles de la Chine, pour y écouler leurs cotonnades. Aux siècles derniers, c'était un duel à mort entre la France et l'Angleterre, à qui aurait le privilège exclusif de vendre en Amérique et aux Indes. Des milliers d'hommes jeunes et vigoureux ont rougi de leur sang les mers, pendant les guerres coloniales des XVI^e et XVIII^e siècles.

Les capitaux abondent comme les marchandises. Les financiers ne savent plus où les placer ; ils vont alors chez les nations heureuses qui lézardent au soleil en fumant des cigarettes, poser des chemins de fer, ériger des fabriques et importer la malédiction du travail. Et cette exportation de capitaux français se termine un beau matin par des complications diplomatiques : en Égypte, la France, l'Angleterre et l'Allemagne étaient sur le point de se prendre aux cheveux pour savoir quels usuriers seraient payés les premiers ; par des guerres du Mexique où l'on envoie les soldats français faire le métier d'huissier pour recouvrer de mauvaises dettes ¹².

Ces misères individuelles et sociales, pour grandes et innombrables qu'elles soient, pour éternelles qu'elles paraissent, s'évanouiront comme les hyènes et les chacals à l'approche du lion, quand le prolétariat dira : « Je le veux. » Mais pour qu'il parvienne à la

11 Au Congrès industriel tenu à Berlin, le 21 janvier 1879, on estimait à 568 millions de francs la perte qu'avait éprouvée l'industrie du fer en Allemagne pendant la dernière crise.

12 *La Justice*, de M. Clemenceau, dans sa partie financière, disait le 6 avril 1880 : « Nous avons entendu soutenir cette opinion que, à défaut de la Prusse, les milliards de la guerre de 1870 eussent été également perdus pour la France, et ce, sous forme d'emprunts périodiquement émis pour l'équilibre des budgets étrangers ; telle est également notre opinion. » On estime à cinq milliards la perte des capitaux anglais dans les emprunts des Républiques de l'Amérique du Sud. Les travailleurs français ont non seulement produit les cinq milliards payés à M. Bismarck ; mais ils continuent à servir les intérêts de l'indemnité de guerre aux Ollivier, aux Girardin, aux Bazaine et autres porteurs de titres de rente qui ont amené la guerre et la déroute. Cependant, il leur reste une fiche de consolation : ces milliards n'occasionneront pas de guerre de recouvrement.

conscience de sa force, il faut que le prolétariat foule aux pieds les préjugés de la morale chrétienne, économique, libre penseuse ; il faut qu'il retourne à ses instincts naturels, qu'il proclame les *Droits de la paresse*, mille et mille fois plus nobles et plus sacrés que les phtisiques *Droits de l'homme*, concoctés par les avocats métaphysiciens de la révolution bourgeoise ; qu'il se contraigne à ne travailler que trois heures par jour, à fainéanter et bombancer le reste de la journée et de la nuit.

Jusqu'ici, ma tâche a été facile, je n'avais qu'à décrire des maux réels bien connus de nous tous, hélas ! Mais convaincre le prolétariat que la parole qu'on lui a inoculée est perverse, que le travail effréné auquel il s'est livré dès le commencement du siècle est le plus terrible fléau qui ait jamais frappé l'humanité, que le travail ne deviendra un condiment de plaisir de la paresse, un exercice bienfaisant à l'organisme humain, une passion utile à l'organisme social que lorsqu'il sera sagement réglementé et limité à un maximum de trois heures par jour, est une tâche ardue au-dessus de mes forces ; seuls des physiologistes, des hygiénistes, des économistes communistes pourraient l'entreprendre.

Dans les pages qui vont suivre, je me bornerai à démontrer qu'étant donné les moyens de production modernes et leur puissance reproductive illimitée, il faut mater la passion extravagante des ouvriers pour le travail et les obliger à consommer les marchandises qu'ils produisent.

Ce qui suit la surproduction

Un poète grec du temps de Cicéron, Antipatros, chantait ainsi l'invention du moulin à eau (pour la mouture du grain) : il allait émanciper les femmes esclaves et ramener l'âge d'or :

« Épargnez le bras qui fait tourner la meule, ô meunières, et dormez paisiblement ! Que le coq vous avertisse en vain qu'il fait jour ! Dao a imposé aux nymphes le travail des esclaves et les voilà qui sautillent allègrement sur la roue et voilà que l'essieu ébranlé roule avec ses rais, faisant tourner la pesante pierre roulante. Vivons de la vie de nos pères et oisifs réjouissons-nous des dons que la déesse accorde. »

Hélas ! les loisirs que le poète païen annonçait ne sont pas venus ; la passion aveugle, perverse et homicide du travail transforme la machine libératrice en instrument d'asservissement des hommes libres: sa productivité les appauvrit.

Une bonne ouvrière ne fait avec le fuseau que cinq mailles à la minute, certains métiers circulaires à tricoter en font trente mille dans le même temps. Chaque minute à la machine équivaut donc à cent heures de travail de l'ouvrière ; ou bien chaque minute de travail de la machine délivre à l'ouvrière dix jours de repos. Ce qui est vrai pour l'industrie du tricotage est plus ou moins vrai pour toutes les industries renouvelées par la mécanique moderne. Mais que voyons-nous ? À mesure que la machine se perfectionne et abat le travail de l'homme avec une rapidité et une précision sans cesse croissantes, l'ouvrier, au lieu de prolonger son repos d'autant, redouble d'ardeur, comme s'il voulait rivaliser avec la machine. Ô concurrence absurde et meurtrière !

Pour que la concurrence de l'homme et de la machine prît libre carrière, les prolétaires ont aboli les sages lois qui limitaient le travail des artisans des antiques corporations ; ils ont supprimé les jours fériés¹³. Parce que les producteurs d'alors ne travaillaient que cinq jours sur sept, croient-ils donc, ainsi que le racontent les économistes

13 Sous l'Ancien Régime, les lois de l'Église garantissaient au travailleur 90 jours de repos (52 dimanches et 38 jours fériés) pendant lesquels il était strictement défendu de travailler. C'était le grand crime du catholicisme, la cause principale de l'irrégion de la bourgeoisie industrielle et commerçante. Sous la Révolution, dès qu'elle fut maîtresse, elle abolit les jours fériés et remplaça la semaine de sept jours par celle de dix. Elle affranchit les ouvriers du joug de l'Église pour mieux les soumettre au joug du travail. La haine contre les jours fériés n'apparaît que lorsque la moderne bourgeoisie industrielle et commerçante prend corps, entre les XVe et XVIe siècles. Henri IV demanda leur réduction au pape ; il refusa parce que « l'une des hérésies qui courent le jourd'hui, est touchant les fêtes » (lettre du cardinal d'Ossat). Mais, en 1666, Péréfixe, archevêque de Paris, en supprima dix-sept dans son diocèse. Le protestantisme, qui était la religion chrétienne accommodée aux nouveaux besoins industriels et commerciaux de la bourgeoisie, fut moins soucieux du repos populaire ; il détrôna au ciel les saints pour abolir sur terre leurs fêtes. La réforme religieuse et la libre pensée philosophique n'étaient que des prétextes qui permirent à la bourgeoisie jésuite et rapace d'escamoter les jours de fête du populaire.

menteurs, qu'ils ne vivaient que d'air et d'eau fraîche ? Allons donc ! Ils avaient des loisirs pour goûter les joies de la terre, pour faire l'amour et rigoler ; pour banqueter joyeusement en l'honneur du réjouissant dieu de la Fainéantise. La morose Angleterre, encagotée dans le protestantisme, se nommait alors la « joyeuse Angleterre » (*Merry England*). Rabelais, Quevedo, Cervantès, les auteurs inconnus des romans picaresques, nous font venir l'eau à la bouche avec leurs peintures de ces monumentales ripailles¹⁴ dont on se régalaient alors entre deux batailles et deux dévastations, et dans lesquelles tout « allait par escuelles ». Jordaens et l'école flamande les ont écrites sur leurs toiles réjouissantes. Sublimes estomacs gargantuesques, qu'êtes-vous devenus ? Sublimes cerveaux qui encercliez toute la pensée humaine, qu'êtes-vous devenus ? Nous sommes bien amoindris et bien dégénérés. La vache enragée, la pomme de terre, le vin fuchsiné et le schnaps prussien savamment combinés avec le travail forcé ont débilité nos corps et rapetissé nos esprits. Et c'est alors que l'homme rétrécit son estomac et que la machine élargit sa productivité, c'est alors que les économistes nous prêchent la théorie malthusienne, la religion de l'abstinence et le dogme du travail ? Mais il faudrait leur arracher la langue et la jeter aux chiens.

Parce que la classe ouvrière, avec sa bonne foi simpliste, s'est laissé endoctriner, parce que, avec son impétuosité native, elle s'est précipitée en aveugle dans le travail et l'abstinence, la classe capitaliste s'est trouvée condamnée à la paresse et à la jouissance forcée, à l'improductivité et à la surconsommation. Mais, si le surtravail de l'ouvrier meurtrit sa chair et tenaille ses nerfs, il est aussi fécond en douleurs pour le bourgeois.

L'abstinence à laquelle se condamne la classe productive oblige les bourgeois à se consacrer à la surconsommation des produits qu'elle manufacture désordonnément. Au début de la

14 Ces fêtes pantagruéliques duraient des semaines. Don Rodrigo de Lara gagne sa fiancée en expulsant les Maures de Calatrava la vieille, et le *Romancero* narre que : Las bodas fueron en Burgos, Las tornabodas en Salas : En bodas y tornabodas Pasaron siete semanas. Tantos vienen de las gentes, Que no caben por la plazas... (Les noces furent à Burgos, les retours de nocés à Salas : en nocés et retours de nocés, sept semaines passèrent. Tant de gens accourent que les places ne peuvent les contenir...) Les hommes de ces nocés de sept semaines étaient les héroïques soldats des guerres de l'indépendance.

production capitaliste, il y a un ou deux siècles de cela, le bourgeois était un homme rangé, de mœurs raisonnables et paisibles ; il se contentait de sa femme ou à peu près ; il ne buvait qu'à sa soif et ne mangeait qu'à sa faim. Il laissait aux courtisans et aux courtisanes les nobles vertus de vie débauchée. Aujourd'hui, il n'est fils de parvenu qui ne se croie tenu de développer la prostitution et de mercerialiser son corps pour donner un but au labeur que s'imposent les ouvriers des mines de mercure ; il n'est bourgeois qui ne s'empiffre de chapons truffés et de Laffitte navigué, pour encourager les éleveurs de La Flèche et les vigneron du Bordelais. À ce métier, l'organisme se délabre rapidement, les cheveux tombent, les dents se déchaussent, le tronc se déforme, le ventre s'entripaille, la respiration s'embarasse, les mouvements s'alourdissent, les articulations s'ankylosent, les phalanges se nouent.

D'autres, trop malingres pour supporter les fatigues de la débauche, mais dotés de la bosse du prudhommisme, dessèchent leur cervelle comme les Garnier de l'économie politique, les Acolas de la philosophie juridique, à élucubrer de gros livres soporifiques pour occuper les loisirs des compositeurs et des imprimeurs.

Les femmes du monde vivent une vie de martyr. Pour essayer et faire valoir les toilettes féeriques que les couturières se tuent à bâtir, du soir au matin elles font la navette d'une robe dans une autre ; pendant des heures, elles livrent leur tête creuse aux artistes capillaires qui, à tout prix, veulent assouvir leur passion pour l'échafaudage des faux chignons. Sanglées dans leurs corsets, à l'étroit dans leurs bottines, décolletées à faire rougir un sapeur, elles tournoient des nuits entières dans leurs bals de charité afin de ramasser quelques sous pour le pauvre monde. Saintes âmes !

Pour remplir sa double fonction sociale de non-producteur et de surconsommateur, le bourgeois dut non seulement violenter ses goûts modestes, perdre ses habitudes laborieuses d'il y a deux siècles et se livrer au luxe effréné, aux indigestions truffées et aux débauches syphilitiques, mais encore soustraire au travail productif une masse énorme d'hommes afin de se procurer des aides.

Voici quelques chiffres qui prouvent combien colossale est cette déperdition de forces productives :

« D'après le recensement de 1861, la population de l'Angleterre et du pays de Galles comprenait 20 066 224 personnes, dont 9 776 259 du sexe masculin et 10 289 965 du sexe féminin. Si l'on en déduit ce qui est trop vieux ou trop jeune pour travailler, les femmes, les adolescents et les enfants improductifs, puis les professions *idéologiques* telles que gouvernement, police, clergé, magistrature, armée, savants, artistes, etc., ensuite les gens exclusivement occupés à manger le travail d'autrui, sous forme de rente foncière, d'intérêts, de dividendes, etc., et enfin les pauvres, les vagabonds, les criminels, etc., il reste en gros huit millions d'individus des deux sexes et de tout âge, y compris les capitalistes fonctionnant dans la production, le commerce, la finance, etc. Sur ces huit millions, on compte :

« Travailleurs agricoles (y compris les bergers, les valets et les filles de ferme, habitant chez le fermier) : 1 098 261 ;

« Ouvriers des fabriques de coton, de laine, de worsted, de lin, de chanvre, de soie, de dentelle et ceux des métiers à bras : 642 607 ;

« Ouvriers des mines de charbon et de métal : 565 835 ;

« Ouvriers employés dans les usines métallurgiques (hauts fourneaux, laminoirs, etc.) et dans les manufactures de métal de toute espèce : 396 998 ;

« Classe domestique : 1 208 648.

« Si nous additionnons les travailleurs des fabriques textiles et ceux des mines de charbon et de métal, nous obtenons le chiffre de 1 208 442 ; si nous additionnons les premiers et le personnel de toutes les usines et de toutes les manufactures de métal, nous avons un total de 1 039 605 personnes ; c'est-à-dire chaque fois un nombre plus petit que celui des esclaves domestiques modernes. Voilà le magnifique résultat de l'exploitation capitaliste des machines ¹⁵».

A toute cette classe domestique, dont la grandeur indique le degré atteint par la civilisation capitaliste, il faut ajouter la classe nombreuse des malheureux voués exclusivement à la satisfaction des goûts dispendieux et futiles des classes riches, tailleurs de diamants, dentellières, brodeuses, relieurs de luxe, couturières de luxe,

15 Karl Marx, *Le Capital*, livre Ier, chap. XV, § 6

décorateurs des maisons de plaisance, etc. ¹⁶.

Une fois accroupie dans la paresse absolue et démoralisée par la jouissance forcée, la bourgeoisie, malgré le mal qu'elle a eu, s'accommoda de son nouveau genre de vie. Avec horreur elle envisagea tout changement. La vue des misérables conditions d'existence acceptées avec résignation par la classe ouvrière et celle de la dégradation organique engendrée par la passion dépravée du travail augmentaient encore sa répulsion pour toute imposition de travail et pour toute restriction de jouissances.

C'est précisément alors que, sans tenir compte de la démoralisation que la bourgeoisie s'était imposée comme un devoir social, les prolétaires se mirent en tête d'infliger le travail aux capitalistes.

Les naïfs, ils prirent au sérieux les théories des économistes et des moralistes sur le travail et se sanglèrent les reins pour en infliger la pratique aux capitalistes. Le prolétariat arbora la devise : *Qui ne travaille pas, ne mange pas* ; Lyon, en 1831, se leva pour *du plomb ou du travail*, les fédérés de mars 1871 déclarèrent leur soulèvement la *Révolution du travail*.

À ces déchaînements de fureur barbare, destructive de toute jouissance et de toute paresse bourgeoises, les capitalistes ne pouvaient répondre que par la répression féroce, mais ils savaient que, s'ils ont pu comprimer ces explosions révolutionnaires, ils n'ont pas noyé dans le sang de leurs massacres gigantesques l'absurde idée du prolétariat de vouloir infliger le travail aux classes oisives et repues, et c'est pour détourner ce malheur qu'ils s'entourent de prétoriens, de policiers, de magistrats, de geôliers entretenus dans une improductivité laborieuse. On ne peut plus conserver d'illusion sur le caractère des armées modernes, elles ne se sont maintenues en

16 «La proportion suivant laquelle la population d'un pays est employée comme domestique, au service des classes aisées, indique son progrès en richesse nationale et en civilisation. » (R. M. Martin, *Ireland before and after the Union*, 1818.) Gambetta qui niait la question sociale, depuis qu'il n'était plus l'avocat nécessaire du Café Procope, voulait sans doute parler de cette classe domestique sans cesse grandissante quand il réclamait l'avènement des nouvelles couches sociales.

permanence que pour comprimer « l'ennemi intérieur » ; c'est ainsi que les forts de Paris et de Lyon n'ont pas été construits pour défendre la ville contre l'étranger, mais pour l'écraser en cas de révolte. Et s'il fallait un exemple sans réplique, citons l'armée de la Belgique, de ce pays de Cocagne du capitalisme ; sa neutralité est garantie par les puissances européennes, et cependant son armée est une des plus fortes proportionnellement à la population. Les glorieux champs de bataille de la brave armée belge sont les plaines du Borinage et de Charleroi ; c'est dans le sang des mineurs et des ouvriers désarmés que les officiers belges trempent leurs épées et ramassent leurs épaulettes. Les nations européennes n'ont pas des armées nationales, mais des armées mercenaires, elles protègent les capitalistes contre la fureur populaire qui voudrait les condamner à dix heures de mine ou de filature.

Donc, en se serrant le ventre, la classe ouvrière a développé outre mesure le ventre de la bourgeoisie condamnée à la surconsommation.

Pour être soulagée dans son pénible travail, la bourgeoisie a retiré de la classe ouvrière une masse d'hommes de beaucoup supérieure à celle qui restait consacrée à la production utile, et l'a condamnée à son tour à l'improductivité et à la surconsommation. Mais ce troupeau de bouches inutiles, malgré sa voracité insatiable, ne suffit pas à consommer toutes les marchandises que les ouvriers, abrutis par le dogme du travail, produisent comme des maniaques, sans vouloir les consommer, et sans même songer si l'on trouvera des gens pour les consommer.

En présence de cette double folie des travailleurs, de se tuer de surtravail et de végéter dans l'abstinence, le grand problème de la production capitaliste n'est plus de trouver des producteurs et de décupler leurs forces, mais de découvrir des consommateurs, d'exciter leurs appétits et de leur créer des besoins factices. Puisque les ouvriers européens, grelottant de froid et de faim, refusent de porter les étoffes qu'ils tissent, de boire les vins qu'ils récoltent, les pauvres fabricants, ainsi que des dératés, doivent courir aux antipodes chercher qui les portera et qui les boira : ce sont des centaines de millions et de milliards que l'Europe exporte tous les ans, aux quatre

coins du monde, à des peuplades qui n'en ont que faire ¹⁷. Mais les continents explorés ne sont plus assez vastes, il faut des pays vierges. Les fabricants de l'Europe rêvent nuit et jour de l'Afrique, du lac saharien, du chemin de fer du Soudan ; avec anxiété, ils suivent les progrès des Livingstone, des Stanley, des Du Chaillu, des de Brazza ; bouche béante, ils écoutent les histoires mirobolantes de ces courageux voyageurs. Que de merveilles inconnues renferme le «continent noir» ! Des champs sont plantés de dents d'éléphant, des fleuves d'huile de coco charrient des paillettes d'or, des millions de culs noirs, nus comme la face de Dufaure ou de Girardin, attendent les cotonnades pour apprendre la décence, des bouteilles de schnaps et des bibles pour connaître les vertus de la civilisation.

Mais tout est impuissant : bourgeois qui s'empiffrent, classe domestique qui dépasse la classe productive, nations étrangères et barbares que l'on engorge de marchandises européennes ; rien, rien ne peut arriver à écouler les montagnes de produits qui s'entassent plus hautes et plus énormes que les pyramides d'Égypte : la productivité des ouvriers européens défie toute consommation, tout gaspillage. Les fabricants, affolés, ne savent plus où donner de la tête, ils ne peuvent plus trouver la matière première pour satisfaire la passion désordonnée, dépravée, de leurs ouvriers pour le travail. Dans nos départements lainiers, on effiloche les chiffons souillés et à demi pourris, on en fait des draps dits de *renaissance*, qui durent ce que durent les promesses électorales ; à Lyon, au lieu de laisser à la fibre soyeuse sa simplicité et sa souplesse naturelle, on la surcharge de sels minéraux qui, en lui ajoutant du poids, la rendent friable et de peu d'usage. Tous nos produits sont adultérés pour en faciliter l'écoulement et en abrégé l'existence. Notre époque sera appelée *l'âge de la falsification*, comme les premières époques de l'humanité ont reçu les noms d'*âge de pierre*, d'*âge de bronze*, du caractère de leur production. Des ignorants accusent de fraude nos pieux industriels, tandis qu'en réalité la pensée qui les anime est de fournir

17 Deux exemples: le gouvernement anglais, pour complaire aux pays indiens qui, malgré les famines périodiques désolant le pays, s'entêtent à cultiver le pavot au lieu du riz ou du blé, a dû entreprendre des guerres sanglantes, afin d'imposer au gouvernement chinois la libre introduction de l'opium indien. Les sauvages de la Polynésie, malgré la mortalité qui en fut la conséquence, durent se vêtir et se saouler à l'anglaise, pour consommer les produits des distilleries de l'Écosse et des ateliers de tissage de Manchester.

du travail aux ouvriers, qui ne peuvent se résigner à vivre les bras croisés. Ces falsifications, qui ont pour unique mobile un sentiment humanitaire, mais qui rapportent de superbes profits aux fabricants qui les pratiquent, si elles sont désastreuses pour la qualité des marchandises, si elles sont une source intarissable de gaspillage du travail humain, prouvent la philanthropique ingéniosité des bourgeois et l'horrible perversion des ouvriers qui, pour assouvir leur vice de travail, obligent les industriels à étouffer les cris de leur conscience et à violer même les lois de l'honnêteté commerciale.

Et cependant, en dépit de la surproduction de marchandises, en dépit des falsifications industrielles, les ouvriers encombrant le marché innombrablement, implorant : du travail ! Du travail ! Leur surabondance devrait les obliger à réfréner leur passion ; au contraire, elle la porte au paroxysme. Qu'une chance de travail se présente, ils se ruent dessus ; alors c'est douze, quatorze heures qu'ils réclament pour en avoir leur saoul, et le lendemain les voilà de nouveau rejetés sur le pavé, sans plus rien pour alimenter leur vice. Tous les ans, dans toutes les industries, des chômages reviennent avec la régularité des saisons. Au surtravail meurtrier pour l'organisme succède le repos absolu, pendant des deux à quatre mois ; et plus de travail, plus de pitance. Puisque le vice du travail est diaboliquement chevillé dans le cœur des ouvriers ; puisque ses exigences étouffent tous les autres instincts de la nature ; puisque la quantité de travail requise par la société est forcément limitée par la consommation et par l'abondance de la matière première, pourquoi dévorer en six mois le travail de toute l'année ? Pourquoi ne pas le distribuer uniformément sur les douze mois et forcer tout ouvrier à se contenter de six ou de cinq heures par jour, pendant l'année, au lieu de prendre des indigestions de douze heures pendant six mois ? Assurés de leur part quotidienne de travail, les ouvriers ne se jalouseront plus, ne se battront plus pour s'arracher le travail des mains et le pain de la bouche ; alors, non épuisés de corps et d'esprit, ils commenceront à pratiquer les vertus de la paresse.

Abêtis par leur vice, les ouvriers n'ont pu s'élever à l'intelligence de ce fait que, pour avoir du travail pour tous, il fallait le rationner comme l'eau sur un navire en détresse. Cependant les industriels, au nom de l'exploitation capitaliste, ont depuis longtemps

demandé une limitation légale de la journée de travail. Devant la Commission de 1860 sur l'enseignement professionnel, un des plus grands manufacturiers de l'Alsace, M. Bourcart, de Guebwiller, déclarait :

« Que la journée de douze heures était excessive et devait être ramenée à onze heures, que l'on devait suspendre le travail à deux heures le samedi. Je puis conseiller l'adoption de cette mesure quoiqu'elle paraisse onéreuse à première vue ; nous l'avons expérimentée dans nos établissements industriels depuis quatre ans et nous nous en trouvons bien, et la production moyenne, loin d'avoir diminué, a augmenté. »

Dans son étude sur les *machines*, M. F. Passy cite la lettre suivante d'un grand industriel belge, M. M. Ottavaere :

« Nos machines, quoique les mêmes que celles des filatures anglaises, ne produisent pas ce qu'elles devraient produire et ce que produiraient ces mêmes machines en Angleterre, quoique les filatures travaillent deux heures de moins par jour. [...] Nous travaillons tous *deux grandes heures de trop* ; j'ai la conviction que si l'on ne travaillait que onze heures au lieu de treize, nous aurions la même production et produirions par conséquent plus économiquement. »

D'un autre côté, M. Leroy-Beaulieu affirme que « c'est une observation d'un grand manufacturier belge que les semaines où tombe un jour férié n'apportent pas une production inférieure à celle des semaines ordinaires ¹⁸. »

Ce que le peuple, pipé en sa simplesse par les moralistes, n'a jamais osé, un gouvernement aristocratique l'a osé. Méprisant les hautes considérations morales et industrielles des économistes, qui, comme les oiseaux de mauvais augure, croassaient que diminuer d'une heure le travail des fabriques c'était décréter la ruine de l'industrie anglaise, le gouvernement de l'Angleterre a défendu par une loi, strictement observée, de travailler plus de dix heures par jour ; et, après comme avant, l'Angleterre demeure la première nation industrielle du monde. La grande expérience anglaise est là, l'expérience de quelques capitalistes intelligents est là, elle démontre irréfutablement que, pour puissancer la productivité humaine, il faut

18 Paul Leroy-Beaulieu, *La Question ouvrière au XIV e siècle*, 1872.

réduire les heures de travail et multiplier les jours de paye et de fêtes, et le peuple français n'est pas convaincu. Mais si une misérable réduction de deux heures a augmenté en dix ans de près d'un tiers la production anglaise¹⁹, quelle marche vertigineuse imprimera à la production française une réduction légale de la journée de travail à trois heures ? Les ouvriers ne peuvent-ils donc comprendre qu'en se surmenant de travail, ils épuisent leurs forces et celles de leur progéniture ; que, usés, ils arrivent avant l'âge à être incapables de tout travail ; qu'absorbés, abrutis par un seul vice, ils ne sont plus des hommes, mais des tronçons d'hommes ; qu'ils tuent en eux toutes les belles facultés pour ne laisser debout, et luxuriante, que la folie furibonde du travail.

Ah ! comme des perroquets d'Arcadie ils répètent la leçon des économistes : « Travaillons, travaillons pour accroître la richesse nationale. » Ô idiots ! c'est parce que vous travaillez trop que l'outillage industriel se développe lentement. Cessez de braire et écoutez un économiste ; il n'est pas un aigle, ce n'est que M. L. Reybaud, que nous avons eu le bonheur de perdre il y a quelques mois :

« C'est en général sur les conditions de la main d'œuvre que se règle la révolution dans les méthodes du travail. Tant que la main-d'œuvre fournit ses services à bas prix, on la prodigue ; on cherche à l'épargner quand ses services deviennent plus coûteux²⁰. »

Pour forcer les capitalistes à perfectionner leurs machines de bois et de fer, il faut hausser les salaires et diminuer les heures de travail des machines de chair et d'os. Les preuves à l'appui ? C'est par centaines qu'on peut les fournir. Dans la filature, le métier renvideur (*self acting mule*) fut inventé et appliqué à Manchester, parce que les fileurs se refusaient à travailler aussi longtemps qu'auparavant.

En Amérique, la machine envahit toutes les branches de la production agricole, depuis la fabrication du beurre jusqu'au sarclage

19 Voici, d'après le célèbre statisticien R. Giffen, du Bureau de statistique de Londres, la progression croissante de la richesse nationale de l'Angleterre et de l'Irlande: en 1814, elle était de 55 milliards de francs ; 1865, elle était de 162 1/2 milliards de francs ; 1875, elle était de 212 1/2 milliards de francs.

20 Louis Reybaud, *Le Coton, son régime, ses problèmes*, 1863.

des blés : pourquoi ? Parce que l'Américain, libre et paresseux, aimerait mieux mille morts que la vie bovine du paysan français. Le labourage, si pénible en notre glorieuse France, si riche en courbatures, est, dans l'Ouest américain, un agréable passe-temps au grand air que l'on prend assis, en fumant nonchalamment sa pipe.

À nouvel air, chanson nouvelle

Si, en diminuant les heures de travail, on conquiert à la production sociale de nouvelles forces mécaniques, en obligeant les ouvriers à consommer leurs produits, on conquerra une immense armée de forces de travail. La bourgeoisie, déchargée alors de sa tâche de consommateur universel, s'empressera de licencier la cohue de soldats, de magistrats, de figaristes, de proxénètes, etc., qu'elle a retirée du travail utile pour l'aider à consommer et à gaspiller. C'est alors que le marché du travail sera débordant, c'est alors qu'il faudra une loi de fer pour mettre l'interdit sur le travail : il sera impossible de trouver de la besogne pour cette nuée de ci-devant improductifs, plus nombreux que les poux de bois. Et après eux il faudra songer à tous ceux qui pourvoient à leurs besoins et goûts futiles et dispendieux. Quand il n'y aura plus de laquais et de généraux à galonner, plus de prostituées libres et mariées à couvrir de dentelles, plus de canons à forer, plus de palais à bâtir, il faudra, par des lois sévères, imposer aux ouvrières et ouvriers en passementeries, en dentelles, en fer, en bâtiments, du canotage hygiénique et des exercices chorégraphiques pour le rétablissement de leur santé et le perfectionnement de la race. Du moment que les produits européens consommés sur place ne seront pas transportés au diable, il faudra bien que les marins, les hommes d'équipe, les camionneurs s'assoient et apprennent à se tourner les pouces. Les bienheureux Polynésiens pourront alors se livrer à l'amour libre sans craindre les coups de pied de la Vénus civilisée et les sermons de la morale européenne.

Il y a plus. Afin de trouver du travail pour toutes les non-valeurs de la société actuelle, afin de laisser l'outillage industriel se développer indéfiniment, la classe ouvrière devra, comme la bourgeoisie, violenter ses goûts abstinentes, et développer indéfiniment ses capacités

consommatrices. Au lieu de manger par jour une ou deux onces de viande coriace, quand elle en mange, elle mangera de joyeux biftecks d'une ou deux livres ; au lieu de boire modérément du mauvais vin, plus catholique que le pape, elle boira à grandes et profondes rasades du bordeaux, du bourgogne, sans baptême industriel, et laissera l'eau aux bêtes.

Les prolétaires ont arrêté en leur tête d'infliger aux capitalistes des dix heures de forge et de raffinerie ; là est la grande faute, la cause des antagonismes sociaux et des guerres civiles. Défendre et non imposer le travail, il le faudra. Les Rothschild, les Say seront admis à faire la preuve d'avoir été, leur vie durant, de parfaits vauriens ; et s'ils jurent vouloir continuer à vivre en parfaits vauriens, malgré l'entraînement général pour le travail, ils seront mis en carte et, à leurs mairies respectives, ils recevront tous les matins une pièce de vingt francs pour leurs menus plaisirs. Les discordes sociales s'évanouiront. Les rentiers, les capitalistes, tout les premiers, se rallieront au parti populaire, une fois convaincus que, loin de leur vouloir du mal, on veut au contraire les débarrasser du travail de surconsommation et de gaspillage dont ils ont été accablés dès leur naissance. Quant aux bourgeois incapables de prouver leurs titres de vauriens, on les laissera suivre leurs instincts : il existe suffisamment de métiers dégoûtants pour les caser – Dufaure nettoierait les latrines publiques ; Galliffet chourinerait les cochons galeux et les chevaux forcineux ; les membres de la commission des grâces, envoyés à Poissy, marqueraient les bœufs et les moutons à abattre ; les sénateurs, attachés aux pompes funèbres, joueraient les croque-morts. Pour d'autres, on trouverait des métiers à portée de leur intelligence. Lorgeril, Broglie boucheraient les bouteilles de champagne, mais on les musellerait pour les empêcher de s'enivrer ; Ferry, Freycinet, Tirard détruiraient les punaises et les vermines des ministères et autres auberges publiques. Il faudra cependant mettre les deniers publics hors de la portée des bourgeois, de peur des habitudes acquises.

Mais dure et longue vengeance on tirera des moralistes qui ont perverti l'humaine nature, des cagots, des cafards, des hypocrites « et autres telles sectes de gens qui se sont déguisés pour tromper le monde. Car donnant entendre au populaire commun qu'ils ne sont occupés sinon à contemplation et dévotion, en jeusnes et mascération

de la sensualité, sinon vraiment pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité : au contraire font chière. Dieu sait qu'elle ! *et Curios simulant sed Bacchanalia vivunt*²¹. Vous le pouvez lire en grosse lettre et enlumineure de leurs rouges muzeaulx et ventre à poulaïne, sinon quand ils se parfument de souphlre²²».

Aux jours de grandes réjouissances populaires, où, au lieu d'avalier de la poussière comme aux 15 août et aux 14 juillet du bourgeoisisme, les communistes et les collectivistes feront aller les flacons, trotter les jambons et voler les gobelets, les membres de l'Académie des sciences morales et politiques, les prêtres à longue et courte robe de l'église économique, catholique, protestante, juive, positiviste et libre penseuse, les propagateurs du malthusianisme et de la morale chrétienne, altruiste, indépendante ou soumise, vêtus de jaune, tiendront la chandelle à s'en brûler les doigts et vivront en famine auprès des femmes galloises et des tables chargées de viandes, de fruits et de fleurs, et mourront de soif auprès des tonneaux débondés. Quatre fois l'an, au changement des saisons, ainsi que les chiens des rémouleurs, on les enfermera dans les grandes roues et pendant dix heures on les condamnera à moudre du vent. Les avocats et les légistes subiront la même peine.

En régime de paresse, pour tuer le temps qui nous tue seconde par seconde, il y aura des spectacles et des représentations théâtrales toujours et toujours ; c'est de l'ouvrage tout trouvé pour nos bourgeois législateurs. On les organisera par bandes courant les foires et les villages, donnant des représentations législatives. Les généraux, en bottes à l'écuyère, la poitrine chamarrée d'aiguillettes, de crachats, de croix de la Légion d'honneur, iront par les rues et les places, racolant les bonnes gens. Gambetta et Cassagnac, son compère, feront le boniment de la porte. Cassagnac, en grand costume de matamore, roulant des yeux, tordant la moustache, crachant de l'étoupe enflammée, menacera tout le monde du pistolet de son père et s'abîmera dans un trou dès qu'on lui montrera le portrait de Lullier ; Gambetta discoursa sur la politique étrangère, sur la petite Grèce qui l'endocorise et mettrait l'Europe en feu pour filouter la Turquie ; sur la grande Russie qui le stultifie avec la compote qu'elle promet de faire

21 «Ils simulent des Curius et vivent comme aux Bacchanales» (*Juvénal*).

22 *Pantagruel*, livre II, chap. LXXIV.

avec la Prusse et qui souhaite à l'ouest de l'Europe plaies et bosses pour faire sa pelote à l'Est et étrangler le nihilisme à l'intérieur ; sur M. de Bismarck, qui a été assez bon pour lui permettre de se prononcer sur l'amnistie... puis, dénudant sa large bedaine peinte aux trois couleurs, il battra dessus le rappel et énumérera les délicieuses petites bêtes, les ortolans, les truffes, les verres de margaux et d'yquem qu'il y a engloutonnés pour encourager l'agriculture et tenir en liesse les électeurs de Belleville.

Dans la tarasque, on débutera par la *Farce électorale*.

Devant les électeurs, à têtes de bois et oreilles d'âne, les candidats bourgeois, vêtus en pailles, danseront la danse des libertés politiques, se torchant la face et la postface avec leurs programmes électoraux aux multiples promesses, et parlant avec des larmes dans les yeux des misères du peuple et avec du cuivre dans la voix des gloires de la France ; et les têtes des électeurs de braire en chœur et solidement : hi han ! hi han !

Puis commencera la grande pièce : *Le Vol des biens de la nation*.

La France capitaliste, énorme femelle, velue de la face et chauve du crâne, avachie, aux chairs flasques, bouffies, blafardes, aux yeux éteints, ensommeillée et bâillant, s'allonge sur un canapé de velours ; à ses pieds, le Capitalisme industriel, gigantesque organisme de fer, à masque simiesque, dévore mécaniquement des hommes, des femmes, des enfants, dont les cris lugubres et déchirants emplissent l'air ; la Banque à museau de fouine, à corps d'hyène et mains de harpie, lui dérobe prestement les pièces de cent sous de la poche. Des hordes de misérables prolétaires décharnés, en haillons, escortés de gendarmes, le sabre au clair, chassés par des furies les cinglant avec les fouets de la faim, apportent aux pieds de la France capitaliste des monceaux de marchandises, des barriques de vin, des sacs d'or et de blé. Langlois, sa culotte d'une main, le testament de Proudhon de l'autre, le livre du budget entre les dents, se campe à la tête des défenseurs des biens de la nation et monte la garde. Les fardeaux déposés, à coups de crosse et de baïonnette, ils font chasser les ouvriers et ouvrent la porte aux industriels, aux commerçants et aux

banquiers. Pêle-mêle, ils se précipitent sur le tas, avalant des cotonnades, des sacs de blé, des lingots d'or, vidant des barriques ; n'en pouvant plus, sales, dégoûtants, ils s'affaissent dans leurs ordures et leurs vomissements... Alors le tonnerre éclate, la terre s'ébranle et s'entrouve, la Fatalité historique surgit ; de son pied de fer elle écrase les têtes de ceux qui hoquent, titubent, tombent et ne peuvent plus fuir, et de sa large main elle renverse la France capitaliste, ahurie et suante de peur.

Si, déracinant de son cœur le vice qui la domine et avilit sa nature, la classe ouvrière se levait dans sa force terrible, non pour réclamer les *Droits de l'homme* qui ne sont que les droits de l'exploitation capitaliste, non pour réclamer le *Droit au travail* qui n'est que le droit à la misère, mais pour forger une loi d'airain, défendant à tout homme de travailler plus de trois heures par jour, la Terre, la vieille Terre, frémissant d'allégresse, sentirait bondir en elle un nouvel univers... Mais comment demander à un prolétariat corrompu par la morale capitaliste une résolution virile ?

Comme le Christ, la dolente personnification de l'esclavage antique, les hommes, les femmes, les enfants du Prolétariat gravissent péniblement depuis un siècle le dur calvaire de la douleur : depuis un siècle, le travail forcé brise leurs os, meurtrit leurs chairs, tenaille leurs nerfs ; depuis un siècle, la faim tord leurs entrailles et hallucine leurs cerveaux !... Ô Paresse, prends pitié de notre longue misère ! Ô Paresse, mère des arts et des nobles vertus, sois le baume des angoisses humaines !

Appendice

Nos moralistes sont gens bien modestes ; s'ils ont inventé le dogme du travail, ils doutent de son efficacité pour tranquilliser l'âme, réjouir l'esprit et entretenir le bon fonctionnement des reins et autres organes ; ils veulent en expérimenter l'usage sur le populaire, *in anima vili*, avant de le tourner contre les capitalistes, dont ils ont mission d'excuser et d'autoriser les vices.

Mais, philosophes à quatre sous la douzaine, pourquoi vous battre ainsi la cervelle à élucubrer une morale dont vous n'osez conseiller la pratique à vos maîtres ? Votre dogme du travail, dont vous faites tant les fiers, voulez-vous le voir bafoué, honni ? Ouvrons l'histoire des peuples antiques et les écrits de leurs philosophes et de leurs législateurs.

« Je ne saurais affirmer, dit le père de l'histoire, Hérodote, si les Grecs tiennent des Égyptiens le mépris qu'ils font du travail, parce que je trouve le même mépris établi parmi les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens ; en un mot parce que chez la plupart des barbares, ceux qui apprennent les arts mécaniques et même leurs enfants sont regardés comme les derniers des citoyens... Tous les Grecs ont été élevés dans ces principes, particulièrement les Lacédémoniens²³. »

« À Athènes, les citoyens étaient de véritables nobles qui ne devaient s'occuper que de la défense et de l'administration de la communauté, comme les guerriers sauvages dont ils tiraient leur origine. Devant donc être libres de tout leur temps pour veiller, par leur force intellectuelle et corporelle, aux intérêts de la République, ils chargeaient les esclaves de tout travail. De même à Lacédémone, les femmes même ne devaient ni filer ni tisser pour ne pas déroger à leur noblesse²⁴. »

Les Romains ne connaissaient que deux métiers nobles et libres, l'agriculture et les armes ; tous les citoyens vivaient de droit aux dépens du Trésor, sans pouvoir être contraints de pourvoir à leur subsistance par aucun des *sordidae artes* (ils désignaient ainsi les

23 Hérodote, t. II, trad. Larcher, 1876.

24 Biot, *De l'abolition de l'esclavage ancien en Occident*, 1840.

métiers) qui appartenait de droit aux esclaves. Brutus, l'ancien, pour soulever le peuple, accusa surtout Tarquin, le tyran, d'avoir fait des artisans et des maçons avec des citoyens libres ²⁵.

Les philosophes anciens se disputaient sur l'origine des idées, mais ils tombaient d'accord s'il s'agissait d'abhorrer le travail.

« La nature, dit Platon, dans son utopie sociale, dans sa *République* modèle, la nature n'a fait ni cordonnier, ni forgeron ; de pareilles occupations dégradent les gens qui les exercent, vils mercenaires, misérables sans nom qui sont exclus par leur état même des droits politiques. Quant aux marchands accoutumés à mentir et à tromper, on ne les souffrira dans la cité que comme un mal nécessaire. Le citoyen qui se sera avili par le commerce de boutique sera poursuivi pour ce délit. S'il est convaincu, il sera condamné à un an de prison. La punition sera double à chaque récidive ²⁶. »

Dans son *Économique*, Xénophon écrit :

« Les gens qui se livrent aux travaux manuels ne sont jamais élevés aux charges, et on a bien raison. La plupart, condamnés à être assis tout le jour, quelques-uns même à éprouver un feu continu, ne peuvent manquer d'avoir le corps altéré et il est bien difficile que l'esprit ne s'en ressente. »

« Que peut-il sortir d'honorable d'une boutique ? professe Cicéron, et qu'est-ce que le commerce peut produire d'honnête ? Tout ce qui s'appelle boutique est indigne d'un honnête homme [...], les marchands ne pouvant gagner sans mentir, et quoi de plus honteux que le mensonge ! Donc, on doit regarder comme quelque chose de bas et de vil le métier de tous ceux qui vendent leur peine et leur industrie ; car quiconque donne son travail pour de l'argent se vend lui-même et se met au rang des esclaves ²⁷. »

Prolétaires, abrutis par le dogme du travail, entendez-vous le langage de ces philosophes, que l'on vous cache avec un soin jaloux : un citoyen qui donne son travail pour de l'argent se dégrade au rang

25 Tite-Live, livre Ier.

26 Platon, *République*, livre V.

27 Cicéron, *Des devoirs*, I, tit. II, chap. XLII.

des esclaves, il commet un crime, qui mérite des années de prison.

La tartuferie chrétienne et l'utilitarisme capitaliste n'avaient pas perverti ces philosophes des Républiques antiques ; professant pour des hommes libres, ils parlaient naïvement de leur pensée. Platon, Aristote, ces penseurs géants, dont nos Cousin, nos Caro, nos Simon ne peuvent atteindre la cheville qu'en se haussant sur la pointe des pieds, voulaient que les citoyens de leurs Républiques idéales vécussent dans le plus grand loisir, car, ajoutait Xénophon, « le travail emporte tout le temps et avec lui on n'a nul loisir pour la République et les amis ». Selon Plutarque, le grand titre de Lycurgue, « le plus sage des hommes » à l'admiration de la postérité, était d'avoir accordé des loisirs aux citoyens de la République en leur interdisant un métier quelconque²⁸.

Mais, répondront les Bastiat, Dupanloup, Beaulieu et compagnie de la morale chrétienne et capitaliste, ces penseurs, ces philosophes préconisaient l'esclavage. – Parfait, mais pouvait-il en être autrement, étant donné les conditions économiques et politiques de leur époque ? La guerre était l'état normal des sociétés antiques ; l'homme libre devait consacrer son temps à discuter les affaires de l'État et à veiller à sa défense ; les métiers étaient alors trop primitifs et trop grossiers pour que, les pratiquant, on pût exercer son métier de soldat et de citoyen ; afin de posséder des guerriers et des citoyens, les philosophes et les législateurs devaient tolérer les esclaves dans les Républiques héroïques. – Mais les moralistes et les économistes du capitalisme ne préconisent-ils pas le salariat, l'esclavage moderne ? Et à quels hommes l'esclavage capitaliste fait-il des loisirs ?

– À des Rothschild, à des Schneider, à des M. Boucicaut, inutiles et nuisibles, esclaves de leurs vices et de leurs domestiques. « Le préjugé de l'esclavage dominait l'esprit de Pythagore et d'Aristote », a-t-on écrit dédaigneusement ; et cependant Aristote prévoyait que « si chaque outil pouvait exécuter sans sommation, ou

28 Platon, *République*, V, et les Lois, III ; Aristote, *Politique*, II et VII ; Xénophon, *Économique*, IV et VI ; Plutarque, *Vie de Lycurgue*.

bien de lui-même, sa fonction propre, comme les chefs-d'œuvre de Dédale se mouvaient d'eux-mêmes, ou comme les trépieds de Vulcain se mettaient spontanément à leur travail sacré ; si, par exemple, les navettes des tisserands tissaient d'elles-mêmes, le chef d'atelier n'aurait plus besoin d'aides, ni le maître d'esclaves. »

Le rêve d'Aristote est notre réalité. Nos machines au souffle de feu, aux membres d'acier, infatigables, à la fécondité merveilleuse, inépuisable, accomplissent docilement d'elles-mêmes leur travail sacré ; et cependant le génie des grands philosophes du capitalisme reste dominé par le préjugé du salariat, le pire des esclavages. Ils ne comprennent pas encore que la machine est le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachètera l'homme des *sordidae artes* et du travail salarié, le Dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté.

Pauline Wagner

Voyage au pays de la paresse

Pour pénétrer dans ce pays et en jouir pleinement, il faut vous munir d'un surmoi léger. Cette instance psychique développée par Freud, il y a une centaine d'années, peut vous être délivrée par un des nombreux, et plus ou moins fidèles, disciples du père de la psychanalyse. Une bonne analyse peut alléger, contre vents et marées, contre tous les diktats de la société moderne, un surmoi rigide et réfractaire. Si vous recourez à d'autres subterfuges, thérapies en tout genre qui foisonnent sur le marché, le surmoi obtenu n'autorisera qu'une brève escale.

Vous n'aurez pas à vous préoccuper de ces formalités coûteuses en temps, en énergie et en argent si vous n'avez pas été dessaisi de vous-même par les aléas de la vie. Votre surmoi jouit de légèreté à votre insu.

Si vous entrez dans ce pays avec un surmoi ferme et autoritaire, vous n'éprouverez que désœuvrement, ennui et apathie. Tout le contraire des jouissances de la paresse vécue pleinement. Et on se trompe souvent, confondant à tort paresse et ennui. Car le pays de la paresse n'est pas celui de l'inaction, si ce n'est l'absence de toute activité imposée par les hommes qui nous gouvernent. Par les femmes aussi, mais elles sont moins nombreuses à s'encombrer de rênes. Leur penchant naturel à la paresse les dispense de tels rapports de force.

Vous entrez d'abord, après ces pérégrinations, dans la *Prairie des flâneries*. Elle vous envoûtera, vous enlaccera. Vous laisserez libre cours à votre paresse naturelle, celle qui est cachée, enfouie, que vous osez à peine dévoiler mais qui vous appelle parfois et vous rappelle à elle. Car c'est elle, la vie. La vraie. Vous vous libérerez de tout le poids des habitudes qui tuent, des obligations, des règles infligées, dictées depuis la prime enfance : « Lève-toi ! Arrête de dormir ! On ne peut pas passer sa vie à dormir ! Dépêche-toi ! Tu dois aller à l'école ! Tu dois travailler, sinon tu ne seras rien ! Tu vas chômer, galérer toute ta vie. Tes rêves ne te mèneront nulle part !... »

Même les vacances, surtout les vacances doivent être amorties, rentabilisées. Les agences de voyage s'en chargent et vous proposent soit de vous abrutir sur des plages de farniente organisé

soit de vous assommer de visites « culturelles ». Vous vider en vous remplissant de vide ou remplir votre paysage intérieur comme s'il était vide.

Il est interdit d'être paresseux. Les paresseux sont montrés du doigt. Des générations d'enfants ont appris *La cigale et la fourmi* par coeur. Même la cimaise de Queneau leur rappelle que la cigale est coupable de chanter. Coupable de vivre ses passions. Coupable de vivre sa vie... Les temps approchent où les paresseux seront convoqués au tribunal des accusés de fainéantise, accusés de troubler et de ruiner la logique marchande...

Alors dépêchez-vous ! Dépouillez-vous de toutes les bribes de culpabilité qui osent paresser en vous et allez traîner vos sabots dans les profondeurs de cette prairie. Roulez-vous et déroulez-vous dans ses herbes, laissez-vous irradier par ses couleurs. Vautrez-vous en vous dans des duvets épais. Flânez au gré du vent, de la pluie et de vos envies qui émergeront, parfois inconnues de vous. Vous vous redécouvrirez avec d'autres couleurs, d'autres musiques, d'autres parfums. Vous vous ouvrirez à vous, à vos possibles, à vos doutes, à vos certitudes et vos incertitudes. Et vous rencontrerez votre profondeur. Vous vous lâcherez, vous vous abandonnerez à vos chants intérieurs.

Leurs mélodies vous mèneront à la *Mer de la trêve*. Ses eaux douces et limpides vous subjugueraient, vous ensorcelleraient. Vous cesserez de lutter envers et contre vous. Vous ne vous laisserez plus submerger par les exigences qu'on vous pose ou que vous vous imposez. Les pires, celles-ci ! Vous serez à l'écoute d'abord et avant tout de vous, de vos petits et grands bobos. Plongez, immergez-vous dans les profondeurs de cette mer, nagez jusqu'à ce que la paresse s'empare de vous et vous étreigne. Laissez-vous porter, emporter par ses vagues.

Et les vagues de vos passions éteintes, étouffées par une course effrénée contre le temps, contre la mort, émergeront de l'engourdissement dans lequel vous vivez et vous entraîneront vers toujours plus de vie. Vous jouirez pleinement de ce qui vous fait vivre et vous vous laisserez étourdir jusqu'à épuisement par vos lubies. Lire,

écrire, peindre, danser, chanter, sauter, courir, jouer, parler, rigoler, rêver. Ou éteindre. Fermer les portes et les fenêtres pour ouvrir celles du sommeil.

Et les rêves se souviendront de vous. Ils vous emporteront loin, très loin jusqu'aux rivages de l'*Océan de la suspension*, site incontournable dans le pays de la paresse. Le temps s'y est arrêté. Nulle horloge n'y sonne l'heure pour vous rappeler à l'ordre, pour que vous vous dépêchiez, que vous fassiez toujours plus vite au risque d'écraser les autres, sinon votre horloge interne, celle qui vous a bercés après votre naissance, avant que les autres ne s'immiscent pour vous imposer leur temps.

Vous arrêterez de courir après le temps qui passe et qui vous échappe. Vous reprendrez enfin le temps, le temps de vivre, de penser, de vous penser et vous panser, vous poser et vous reposer, sans compter ou pour mieux conter. Vous prendrez le temps de prendre du temps, le temps d'attendre qu'il vous donne du temps. Le temps de perdre du temps. Le temps vous appartiendra à nouveau. Votre temps, votre temps intérieur, différent du temps des autres. Vous pourrez vous laisser aller, vous laisser porter par vos rêveries, sans songer aux lendemains qui déchantent. Vous sentirez à nouveau votre corps, ses appels, sa vie et ses envies.

Et vous découvrirez enfin l'*Oasis de la paix*. Tout ce qui vous pèse et vous empêtre, vos tempêtes, vos troubles et vos tourments vous quitteront, s'effaceront, emportés par la magie de la paresse. La quiétude, la sérénité et l'insouciance pourront lever l'ancre et s'installer à leur aise. Vous penserez enfin à vous, à la vie en vous que vous oubliez trop souvent, à vos amours qui prendront le temps de se dire, de se vivre...

Vous ne quitterez pas ce pays. Il habitera en vous. Vous serez toujours et partout imprégné par ses tonalités. La paresse vous accompagnera et quand vous vous sentirez dépassé, submergé ou décalé, laissez-vous prendre, surprendre par elle. Appelez-la, recherchez-la en vous !

Raoul vaneigem

Éloge de la paresse affinée

Dans l'opinion qui s'est forgée à son propos, la paresse a beaucoup gagné au discrédit croissant dont s'est grevé le travail. Longtemps érigé en vertu par la bourgeoisie, qui en tirait profit, et par les bureaucraties syndicales, auxquelles il assurait leur plus-value de pouvoir, l'abrutissement du labeur quotidien a fini par se faire reconnaître pour ce qu'il est : une alchimie involutive transformant en un avoir de plomb l'or de la richesse existentielle.

Cependant, l'estime dont se prévaut la paresse n'en continue pas moins à souffrir de la relation de couple qui, dans la sottie assimilation des bêtes à ce que les humains ont de plus méprisable, persiste à accoler la cigale et la fourmi. Qu'on le veuille ou non, la paresse demeure prise au piège du travail qu'elle rejette en chantant.

Quand il s'agit de ne rien faire, la première idée n'est-elle pas que la chose va de soi ? Hélas, dans une société où nous sommes sans relâche arrachés à nous-mêmes, comment aller vers soi sans encombre ? Comment s'installer sans effort en cet état de grâce où ne règne plus que la nonchalance du désir ?

Tout n'est-il pas mis en branle pour troubler, par les meilleures raisons du devoir et de la culpabilité, le loisir serein d'être en paix en sa seule compagnie ? Georg Groddeck percevait avec justesse dans l'art de ne rien faire le signe d'une Volonté de paresse.qxd 21/04/2006 19:07 Page 99 conscience vraiment affranchie des multiples contraintes qui, de la naissance à la mort, font de la vie une frénétique production de néant.

Nous sommes si pétris de paradoxes que la paresse n'est pas un sujet sur lequel on puisse s'étendre simplement, comme y convierait la nature si toutefois la nature pouvait s'aborder sans détours. Le travail a dénaturé la paresse. Il en a fait sa putain dans le même temps que le pouvoir patriarcal voyait dans la femme le repos du guerrier. Il l'a affublée de ses faux-semblants, quand la morgue des classes sociales exploiteuses identifiait l'activité laborieuse à la seule production manuelle.

Qu'était-ce que ces puissants, ces souverains, ces aristocrates, ces hauts dignitaires sinon des travailleurs intellectuels, des

travailleurs chargés de faire travailler ceux dont ils avaient « pris la tête » ? Cette oisiveté dont les riches se targuaient et qui nourrit séculièrement le ressentiment des opprimés me paraît bien éloignée de l'état de paresse dans ce qu'elle offre d'idyllique.

Le beau désœuvrement que s'allouent les infatués de noblesse aux aguets des moindres manquements, sourcilleux de préséances, attentifs à la valetaille masquant sa hargne et son mépris sous la servilité, quand il ne s'agit pas de faire goûter au préalable les mets assaisonnés par les maléfices de l'envie et de la vengeance. Quelle fatigue que cette paresse-là, et quelle servitude dans l'agrément constant d'une complaisance de commande !

Dira-t-on du despote qu'il s'arrogé au moins le plaisir d'être obéi ? Piètre plaisir que celui qui, se payant du déplaisir des autres, s'avale avec l'aigreur qu'il suscite ! On conviendra que se tenir de la sorte au-dessus des tâches ignobles n'est pas de tout repos et ne favorise guère l'heureux état de ne rien faire.

Sans doute l'homme d'affaires, le patron, le bureaucrate ne s'embarrassent-ils pas, en dehors de leurs occupations, d'un train de domesticité plus importune que confortable. Je ne sais s'ils recherchent la solitude du sous-préfet aux champs mais tout indique chez eux une propension au divertissement plus qu'à l'oisiveté. On ne rompt point sans difficulté avec un rythme qui vous propulse de l'usine au bureau, du bureau à la Bourse et de la conférence-repas au repas-conférence. Le temps soudain vidé de sa comptabilité monnayée tourne au temps mort, c'est à peine s'il existe. Il faut avoir perdu plus que le sens moral, le sens de la rentabilité pour prétendre y entrer et s'y installer sans vergogne.

Passé pour le sommeil, véritable prescription médicale pour qui se jette chaque jour dans une course contre la montre. Mais qui osera, dans une guerre où chaque instant est exposé au feu nourri de la concurrence, lever le drapeau blanc d'un moment d'oisiveté ? Nous a-t-on assez rabâché le désastreux exemple des « délices de Capoue » où Hannibal, cédant à l'on ne sait quel envoûtement des sens, perdit irrémédiablement et Rome et le bénéfice de ses conquêtes.

Il faut se rendre à l'évidence : dans un monde où rien ne s'obtient sans le travail de la force et de la ruse, la paresse est une faiblesse, une bêtise, une faute, une erreur de calcul. On n'y accède qu'en changeant d'univers, c'est-à-dire d'existence. Ce sont des choses qui arrivent.

Un directeur de banque, m'assure-t-on, s'est trouvé ruiné, abandonné de tous, couvert d'opprobre. Un coin de campagne l'accueille, il y cultive un peu de vigne. Un potager, quelques poules et l'amitié de ses voisins suffisent à ses besoins. Il y a fait d'étonnantes découvertes : un coucher de soleil, le scintillement de la lumière dans les sous-bois, l'odeur de la sauvagine, le goût du pain qu'il a pétri et cuit, le chant des alytes, la conformation troublante de l'orchidée, les rêveries de la terre à l'heure de la rosée ou du serein. Le dégoût d'une existence passée à s'ignorer lui a donné une place dans l'univers. Encore s'agissait-il de savoir l'occuper.

La route n'est pas si facile que l'exclusion d'un monde qui vous exclut de vous-même suffise à s'y retrouver. S'il en était ainsi, il n'est pas un chômeur qui ne devînt poète des temps futurs. Le chômeur, le plus souvent, ne s'appartient pas, il continue d'appartenir au travail. Ce qui l'a détruit dans l'aliénation de l'usine et du bureau persiste à le ronger au-dehors comme la douleur d'un membre fantôme. Pas plus que l'exploiteur, l'exploité n'a guère la chance de se vouer sans réserve aux délices de la paresse.

Il y a de la malice, assurément, à en faire le moins possible pour un patron, à s'arrêter dès qu'il a le dos tourné, à saboter les cadences et les machines, à pratiquer l'art de l'absence justifiée. La paresse ici sauvegarde la santé et prête à la subversion un caractère plaisamment roboratif. Elle rompt l'ennui de la servitude, elle brise le mot d'ordre, elle rend la monnaie de sa pièce à ce temps qui vous ôte huit heures de vie et qu'aucun salaire ne vous laissera récupérer. Elle double avec un sauvage acharnement les minutes volées à l'horloge pointeuse, où le décompte de la journée accroît le profit patronal.

Bien, mais la question reste posée: quel plaisir peut-on prendre sans réserve s'il implique avant tout que soit gâté celui de l'autre? Tu veux être obéi ? Cela ne sera pas, et j'en avance la preuve vivante en

me déroband à ta puissance, en brisant ce pouvoir qui te semble sinon éternel, du moins acquis pour longtemps.

La subversion du travail ignoble est notre tâche. Sans doute ! Mais c'est un travail, ne vous en déplaise ! Vous voilà, comme le maître aux aguets du valet qui le vole, à paresser aux aguets du maître pour le mieux voler. La paresse ne s'entend pas de façon aussi furtive. Il y faut de l'aisance, comme dans l'amour. Qui est sur le « qui vive? » ne vit point, ou médiocrement.

Quelle rancœur, de surcroît, à ne pas gâcher aussi salement qu'on le souhaiterait l'hédonisme des exploités, si médiocre qu'il fût! «Pendant que nous trimons, ils s'emplissent la panse», dit la chanson. Mais à l'exemple de ces curés paillards à qui le vieil anticléricalisme puritain reprochait de verser dans la débauche, l'hédonisme n'était-ce pas ce que les exploités eussent réussi de mieux dans leur existence si leur terreur des exploités ne les avait condamnés à de hâtives et secrètes compulsions? Le privilège des prolétaires s'émancipant et du travail qui les salarie et de ceux qui en tirent la plus-value, c'était précisément d'accéder à la jouissance d'eux-mêmes et du monde.

La jouissance et sa conscience, aiguës à la parfaite, possèdent assez la science de se libérer de ce qui les entrave ou les corrompt ; demandez à ceux qui apprennent à s'aimer !

Ce qui est vrai de l'amour est vrai de la paresse et de sa jouissance. Nous sommes souvent loin du compte. Un reportage sur les paysans brésiliens privés de terres, alors que de grandes étendues demeurent en friche aux mains de propriétaires soucieux seulement d'en garder la propriété, les exhibait dans une longue marche de la misère, brandissant des croix, curés en tête, car l'Église les pourvoit quotidiennement d'une galimafrée de riz et de haricots. Par souci médiatique d'objectivité s'interposait, selon les lois du montage, un banquet où les propriétaires terriens se servant abondamment de saucisses et de côtes d'agneaux arguaient de leur bon droit et protestaient contre les attaques dont ils s'estimaient les victimes.

Entre la misère des notables apeurés et l'apitoiement des dépossédés, on se prenait à penser que les premiers n'ont pas la jouissance de leurs terres parce qu'ils n'en ont que la propriété et que les seconds, à qui en reviendrait la jouissance, ne se mettent guère en disposition de jouir de quoi que ce soit. La situation est moins archaïque qu'il n'y paraît. L'Europe voit aujourd'hui une classe bureaucratique racler les fonds de tiroir du capital afin de les faire fructifier en circuit fermé, sans investir dans de nouveaux modes de production. Et les prolétaires, à qui l'on a remontré que le prolétariat n'existe plus, excipent de leur diminution de pouvoir d'achat dans l'espoir qu'un grand mouvement caritatif suppléera à la suppression des acquis sociaux, aux baisses de salaires, à la raréfaction du travail utile et au démantèlement de l'enseignement, des transports, des services sanitaires, de l'agriculture de qualité, et de tout ce qui n'accroît pas par une rentabilité immédiate la masse financière mise au service de la spéculation internationale.

La seule utilité désormais reconnue au travail se limite à garantir un salaire au plus grand nombre et une plus-value à l'oligarchie bureaucratique internationale. Le premier se dépense en biens de consommation et en services d'une médiocrité croissante, la seconde s'investit en spéculations boursières qui prêtent de plus en plus à l'économie un caractère parasitaire.

L'habitude s'est si bien implantée d'accepter n'importe quel travail et de consommer n'importe quoi pour équilibrer cette balance des marchés qui règne sur les destinées comme la vieille et fantomatique providence divine, que rester chez soi au lieu de participer à la frénésie qui détruit l'univers passe étrangement pour scandaleux. Un de ces ministres dont la machine administrative, à l'instar du gigantesque appareillage qui parasite la production de biens prioritaires, dévore des milliards, n'a pas craint de dénoncer, avec l'approbation des gestionnaires de l'information, ces nouveaux privilégiés que sont les allocataires de revenus minimums, les cheminots retraités, les bénéficiaires de soins de santé, bref des gens qui tirent plaisir de leur sommeil alors que les autres dorment pour un patron dont l'argent ne cesse de travailler.

Qu'il se soit trouvé des prolétaires, pourtant RMistes en puissance, pour acquiescer secrètement à la refonte sémantique des mots achetés par le pouvoir, n'est pas le simple effet de l'imbécillité grégaire. Il plane sur la paresse une telle culpabilité que peu osent la revendiquer comme un temps d'arrêt salutaire, qui permet de se ressaisir et de ne pas aller plus avant dans l'ornière où le vieux monde s'enlise.

Qui, des allocataires sociaux, proclamera qu'il découvre dans l'existence des richesses que la plupart cherchent où elles ne sont pas ? Ils n'ont nul plaisir à ne rien faire, ils ne songent pas à inventer, à créer, à rêver, à imaginer. Ils ont honte le plus souvent d'être privés d'un abrutissement salarié, qui les privait d'une paix dont ils disposent maintenant sans oser s'y installer.

La culpabilité dégrade et pervertit la paresse, elle en interdit l'état de grâce, elle la dépouille de son intelligence. Quelle plus belle occasion que les grèves pour suspendre ce temps où chacun court à ne s'attraper jamais, s'échine à être ce qui lui répugne et à n'être pas ce qu'il aurait désiré, mise sur la retraite, la maladie ou la mort pour mettre fin à sa fatigue.

Un arrêt de travail devrait propager la bonne conscience de la paresse, encourager à ce repos salutaire qui épargnerait bien des frais de santé. Il n'y faut qu'un peu d'imagination. Nous nous croisons les bras, diraient les cheminots, nous instaurons la gratuité du temps et de l'espace et, pour votre délasserment, nous allons nous relayer pour faire circuler les trains et vous permettre de parcourir la France entière sans rien déboursier. Vous continuerez à gagner usines et bureaux ? À votre guise ! Peut-être apparaîtra-t-il à certains que la paresse est plus créative que le travail.

Mais non ! Avouer que la grève est une fête est une insulte à ceux qui persistent à trouver de la dignité dans l'esclavage du travail. Il faut, dans l'ordre des choses qui nous gouvernent, que la grève soit une malédiction, comme la paresse. On respire à regret un peu d'air frais avant de reprendre vaillamment la route de la corruption et de la pollution.

Nous aurons bien mérité la retraite, soupirent les travailleurs. Ce qui se mérite, dans la logique de la rentabilité, a déjà été payé dix fois plutôt qu'une. Ne dites pas que la retraite offre enfin un refuge à cette oisiveté qui décidément est la chose au monde la moins partagée.

Confondrez-vous paresse et fatigue ? Je ne parle même pas de cette fin de l'existence, dite cyniquement active, sur laquelle quarante ans d'éreintement quotidien continuent d'imprimer leur cadence si bien que la vie fuit de toutes parts et que les jours entrent en acompte dans la comptabilité de la mort. La paresse où se débonde soudain la charge des désirs, interdits par quarante heures hebdomadaires de présence contraignante à l'usine ou au bureau, n'est qu'un morne défoulement, l'accélération d'un retard à rattraper, la compulsion du chien soudain libéré.

La paresse, en somme, n'a jamais été mieux traitée que la femme par le passé, et l'on ne sait que trop combien notre présent est grevé aux neuf dixièmes par le temps révolu. Quand le pouvoir du mâle voyait dans la femme le repos du travailleur en armes, en col blanc ou bleu de chauffe, n'est-ce pas qu'il l'identifiait avec l'oisiveté ? Parlant pour ne rien dire, s'affairant pour ne rien faire, elle tenait son infériorité de son absence de l'économie, elle était exclue du grand-œuvre lucratif et salubre réservé à la force virile ; si ce n'est le temps d'être mère et de produire des enfants pour l'usine et la gloire militaire. Oiseuse et vaine, il s'agissait bien de la « besogner » comme le travail viole la paresse. Exilée, comme le chômeur, de la machine à excréter la rentabilité, elle n'obtenait du loisir que l'ombre de sa malédiction. Ni droit ni jouissance mais remords et péché.

Où trouver du repos dans une oisiveté qui est au pis une bassesse, au mieux une excuse ? Car de même que le travail était identifié à la force, la paresse se ravalait à quelque faiblesse morbide. Par une inversion de sens dont le vieux monde est coutumier, l'éreintement laborieux devenait signe de santé tandis que l'heureux *farniente* relevait du symptôme maladif. Tel est le poids de l'affairement sur la vie qui n'en demandait pas tant, qu'ôtée la frénésie de l'action engagée à toutes fins utiles et inutiles, il semble ne rien rester dans un monde dépeuplé. La paresse est un néant, s'y pencher c'est

contempler un abîme et l'abîme, assurait Nietzsche, regarde aussi en toi. Il entre assez dans la logique des choses qu'après avoir remontré qu'elle ne possédait pas d'existence en dehors du travail, de l'oppression, de la subversion, de la culpabilité, du dévouement, de la faiblesse constitutive, la conclusion statuât qu'elle n'était rien.

Albert Cossery a fait de ce rien une savoureuse description. *Les fainéants dans la vallée fertile* nous introduit furtivement dans une maison de village où chaque habitant rivalise d'ingéniosité pour se ménager le plus long sommeil possible. Il faut y déjouer les conjurations du monde extérieur, ruser avec la perverse attirance que le travail exerce parfois sur ceux qui ont eu la fortune de l'ignorer. Le moins que l'on puisse dire est que l'atmosphère n'est ni à la jubilation, ni même à l'enjouement. Une sombre ardeur préside au rigoureux agencement du silence. L'angoisse rôde entre deux ronflements. Peut-être naît-elle moins d'une rupture possible dans le délicat équilibre du rien que de la lassitude du désœuvrement Car la paresse n'est ici que vanité d'un sommeil sans rêve. C'est une vengeance contre la vie absente, un règlement de compte existentiel qui ruse avec la mort. On revendique le droit de n'être rien dans un univers qui vous a déjà condamné au néant. C'est trop ou pas assez.

Il y a sûrement quelque plaisir à n'y être pour personne, à se vouloir d'une absolue nullité lucrative, à témoigner tranquillement de son inutilité sociale dans un monde où un résultat identique est obtenu par une activité le plus souvent frénétique. Reste que le contenu même de la paresse laisse à désirer. Son inconsistance la prédispose aux manœuvres de qui veut en tirer parti. «Il y a bien autant de paresse que de faiblesse à se laisser gouverner», remarquait La Bruyère.

Il y a chez les léthargiques une propension à préférer une injustice à un désordre. Les soins que requièrent les privilèges de la somnolence mentale et de l'oisiveté n'impliquent-ils pas une parfaite obédience à l'ordre des choses ? Payer le repos par la servitude, voilà bien un travail ignoble. Il y a trop de beauté dans la paresse pour en faire la prébende des clientélismes.

Au passage d'une manifestation contre la mafia, à Palerme, un jeune homme s'indignait : « Ils sont fous ! Sans la mafia, qui nous aidera ? » L'intégrisme islamiste ne réagit pas autrement. Être une larve sous le regard d'Allah et dans la misère du monde sert le pouvoir des affaires.

Si la paresse s'accommodait de la veulerie, de la servitude, de l'obscurantisme, elle ne tarderait pas à entrer dans les programmes d'État qui, prévoyant la liquidation des droits sociaux, mettent en place des organismes caritatifs privés qui y suppléeront : un système de mendicité où s'effaceront les revendications qui, il est vrai, en prennent docilement le chemin si l'on en juge par les dernières supplications publiques sur le leitmotiv : « Donnez-nous de l'argent ! ». L'affairisme de type mafieux en quoi se reconvertit l'économie en déclin ne saurait coexister qu'avec une oisiveté vidée de toute signification humaine.

Car, il est peut-être temps de s'en apercevoir, la paresse est la pire ou la meilleure des choses selon qu'elle entre dans un monde où l'homme n'est rien ou dans la perspective où il veut être tout. C'est assez convenir qu'elle n'a connu d'existence qu'aliénée, abâtardie, asservie à des intérêts sans relations souhaitables avec les espérances qu'il eût été naturel de lui prêter.

Comment s'en étonner puisque il en va de même de l'être qui se dit humain et passe le plus clair de son temps à démontrer qu'il l'est fort peu ? Cela n'empêche pas les aspirations, ni la puissance de l'imaginaire par laquelle l'histoire fait plus que suppléer à ses cruelles réalités : esquisser les changements que tant de désirs secrets appellent de leurs vœux.

C'est alors que la paresse révèle sa richesse. N'a-t-elle pas fondé un univers, élaboré une civilisation ? Heureux pays de Cocagne où, sans le moindre effort, les plats les plus appétissants ornent les tables, où les boissons coulent à flots dans une extravagance diversifiée, où, à la faveur d'une nature luxuriante, les ravissements de l'amour s'offrent au détour d'un taillis. Parmi les populations les plus paisibles du globe règne une charmante indolence. Il suffit de tendre la main ou d'ouvrir la bouche pour satisfaire aux exigences du goût et de la jouissance.

En pays de Cocagne, l'abondance est naturelle, la bonté native, l'harmonie universelle. Rien, du mythe de l'Âge d'or à Fourier, n'a mieux exalté les du corps et de la terre, les symphonies secrètes et joyeuses que composait une raison soigneusement prémunie contre la rationalité du tumulte laborieux, de la misère active et du fanatisme concurrentiel.

Faut-il déceler le souvenir résurgent d'une époque lointaine, antérieure à notre civilisation agraire fertilisant la terre par la sueur et le sang avant de la stériliser pour en extraire plus d'argent? Les chaînes du travail et de la compétition guerrière, qui rythment la danse macabre de la civilisation marchande, ont idéalisé sans peine les sociétés soustraites à d'aussi redoutables privilèges. Sans doute, mais la vision idyllique s'accommode assez, si l'on en juge par l'étude des sites magdaléniens, de collectivités où la cueillette des plantes, la pêche et une chasse d'appoint tressaient entre les hommes, les femmes, les animaux, la fécondité végétale et la terre des liens moins contraignants, plus égalitaires et plus apaisants que l'appropriation agraire où l'exploitation de la nature entraînerait l'exploitation de l'homme par l'homme. Reconnaissons-le, néanmoins, chaque fois que le bon sauvage a été découvert, il a fallu en rabattre d'une tierce dans la mélodie des louanges. En matière de comportements exemplaires, la variété « Jivaro » et « Dayak » l'emportait le plus fréquemment sur le type « Trobriandais ».

Et quand le modèle eût réjoui nos cœurs, qu'en eussions-nous tiré qu'un peu plus de nostalgie ? Il n'y a pas de retour vers le passé si ce n'est dans l'irritante stérilité des regrets.

La rêverie de Cocagne n'a pas de ces langueurs rétrogrades. Forte d'une scandaleuse improbabilité, elle veut d'autant mieux s'insérer dans le champ des possibles. Nous y pressentons que la luxuriance de la nature s'offre à qui la sollicite sans la vouloir piller ni violer. Il y passe, comme venu du plus profond de l'histoire et de l'individu, le souffle d'un désir inextinguible, celui d'une harmonie avec les êtres et les choses, si simplement présent dans l'air de tous les temps.

L'époque où les bêtes parlaient, où les arbres prodiguaient des conseils de sagesse, où les objets mêmes s'animaient demeure au cœur du réel chez l'enfant. Le paresseux en découvre l'émerveillement au creux d'une indolence qui lui évoque confusément l'existence prénatale, lorsque l'univers matriciel, le ventre de la mère, dispense amour, nourriture et tendresse. « Quelles funestes conditions, se demande-t-il, nous empêchent-elles de rendre à la nature sa vocation de mère nourricière? » La rationalité lucrative du travail a beau tenir la question pour nulle et non avenue, il sait, lui, que dans l'heureuse disposition qui le retranche du monde affairiste et affairé, sa rêverie n'est pas dénuée de sens et de puissance.

Entre lui et le milieu ambiant, l'insouciance contemplative suffit à tisser le réseau de subtiles affinités. Il perçoit mille présences au sein de l'herbe, des feuilles, d'un nuage, d'un parfum, d'un mur, d'un meuble, d'une pierre. Soudain le sentiment le saisit d'être relié à la terre par les intimes nervures de la vie.

Il est dans l'unité avec le vivant, dans la *religio*, dont la religion est l'inversion, elle qui enchaîne la terre au ciel et le corps aux mandements de l'esprit divin. À l'opposé du mystique, exilé de ses sens par le mépris de soi, l'oisif restitue la matérialité de la vie – la seule qui soit – à l'univers dont elle se crée : l'air, le feu, l'eau, la terre, le minéral, le végétal, l'animal et l'humain qui de tous a hérité sa spécificité créatrice.

Sous l'apparente langueur du songe s'éveille une conscience que le martèlement quotidien du travail exclut de sa réalité rentable. Elle n'a rien d'un animisme, boursouflure religieuse où l'esprit tente de s'appropriier les éléments de la terre comme s'ils ne suffisaient pas à eux-mêmes. Elle émane simplement de la vitalité que le corps au repos se réapproprie. Pour que la paresse accède à sa spécificité, il ne suffit pas qu'elle se refuse à la volonté omniprésente du travail, il faut qu'elle soit pour elle et par elle-même. Il faut que le corps, dont elle constitue l'un des privilèges, se reconquière comme territoire des désirs, à la manière dont les amants le perçoivent dans le moment de l'amour. Lieu et moment des désirs, telle se revendique cette paresse selon le cœur si contraire à la paresse du cœur, à laquelle conjure de la réduire l'ordinaire marchandage social. La douceur du pré, la

sérénité du lit se peuplent d'une foule de souhaits formés pour le bonheur et que les contraintes refoulaient, estropiaient, décimaient, travestissaient de significations mortifères.

Le pays de Cocagne s'érige en projet dans le propos : tout vient à portée de qui apprend à désirer sans fin. «Fais ce que tu veux» est une plante étique qui ne demande qu'à croître et embellir. La cruauté de conditions insupportables, et que cependant nous tolérons, nous enjoint de la délaissier comme si nous étions requis par l'urgence de n'être pas nous-mêmes, de n'être jamais à nous.

La paresse est jouissance de soi ou elle n'est pas. N'espérez pas qu'elle vous soit accordée par vos maîtres ou par leurs dieux. On y vient comme l'enfant par une naturelle inclination à chercher le plaisir et à tourner ce qui le contrarie. C'est une simplicité que l'âge adulte excelle à compliquer.

Que l'on en finisse donc avec la confusion qui allie à la paresse du corps le ramollissement mental appelé paresse de l'esprit – comme si l'esprit n'était pas la forme aliénée de la conscience du corps. L'intelligence de soi qu'exige la paresse n'est autre que l'intelligence des désirs dont le microcosme corporel a besoin pour s'affranchir du travail qui l'entrave depuis des siècles.

Car dans la foule des vœux et des souhaits qui envahissent le paresseux enfin résolu de n'y être que pour lui-même, allez savoir ce qui se glisse ! Telle est la force des désirs quand ils se retrouvent pour ainsi dire à l'état libre que l'illusion les gagne de pouvoir changer le monde en leur faveur et sur-le-champ. La vieille magie hante plus qu'on ne croit les replis de la conscience.

« C'est une très ancienne croyance, écrit Campbel Bonner, qu'une personne, instruite des moyens de procéder, peut mettre en branle des forces mystérieuses, capables d'influencer la volonté d'autrui et de soumettre ses émotions aux désirs de l'opérateur. Ces forces peuvent être activées par des paroles, des cérémonies accomplies selon des règles, des objets investis d'une puissance décrétée magique. » Et Jacob Böhme, plus subtilement: « La magie est la mère de l'être de tous les êtres puisqu'elle se fait elle-même et

qu'elle consiste dans le désir. La vraie magie n'est pas un être, c'est le désir, l'esprit de l'être. » (*Erklärung von sechs Punkten*)

Le XIII^e siècle a gardé trace de cette « paresse qui fait tourner les moulins » qu'évoque Georges Schéhadé. Une secte y soutient en effet: « Il ne faut jamais travailler de ses mains mais prier sans cesse ; et si les hommes prient de la sorte, la terre portera sans culture plus de fruits que si elle était cultivée. » (Cité par H. Grundmann, *Religiöse Bewegungen in Mittelalter*, Hildesheim, 1961) Si l'opération n'a pas laissé dans l'histoire une preuve tangible de son efficacité, il convient moins d'incriminer l'incompétence du Dieu auquel les orants s'adressaient ou quelque manière vicieuse de procéder que le recours à la prière, car se mettre dans la dépendance des autres pour accéder à une indépendance ardemment désirée, c'est aller à l'encontre de sa propre volonté et faire peu de cas de ses aspirations.

L'univers du désir fourmille de pièges de ce genre. Il s'y mêle trop de sujétions, d'interdits, de refoulements, d'automatismes pour dispenser de la plus grande vigilance.

On connaît l'apologue indien. Un homme s'était couché à l'ombre d'un arbre réputé pour son pouvoir magique. Le sol lui paraissant peu moelleux, il souhaita s'allonger plus voluptueusement, et un lit somptueux apparut. L'envie lui vint ensuite d'un plantureux repas et une table surgit, garnie des mets les plus exquis. « Mon bonheur serait complet, songea-t-il, si j'avais à mes côtés une jeune fille gracieuse et prête à combler mes désirs. » La jeune fille survient aussitôt et répondit à son amour. Peu habitué, cependant, à une telle constance dans la félicité, il ne put se garder d'une crainte irraisonnée. Redoutant de perdre en un instant une fortune aussi parfaite, il s'imagina qu'un tigre sortait du bois. Le tigre jaillit et lui brisa la nuque. Un désir peut en cacher un autre, de sens contraire. À la paresse d'apprendre qu'elle ne doit rien redouter, surtout d'elle-même.

Que d'efforts pour s'appartenir sans réserve. Ce n'est pas qu'il y faille de grands détours mais le plus simple ne se livre pas aisément aux esprits tourmentés. L'enfance de l'art ne s'atteint qu'à travers l'art de redevenir enfant. La dénaturation a fait de grands progrès, affirmait un paresseux en savourant « Le lézard », la chanson de Bruant, et son

immortel « J'peux pas travailler, j'ai jamais appris ». Il ajoutait : on nous a si bien mis dans les dispositions de travailler que ne rien faire exige aujourd'hui un apprentissage.

À l'heure du chômage croissant, enseigner la paresse aurait de quoi séduire s'il n'appartenait à chacun de cultiver sans le recours des autres une science aussi délicate, particulière et personnelle. Personne ne peut assurer son bonheur (et plus aisément son malheur) que soi-même. Il en va des désirs comme de la *materia prima* dont l'alchimiste s'essaie à tirer la pierre philosophale. Ils constituent leur propre fonds et l'on n'en peut extraire que ce qui s'y trouve. En revanche, tout est dans l'affinement.

La paresse à l'état brut est comme une noix que l'on mangerait sans l'écaler. L'a-t-on choisie sauve des ordinaires corruptions du travail, de la culpabilité, du défoulement et de la servitude qu'il faut encore la déguster pour son plus grand plaisir. La rendre au mouvement naturel qui la fera devenir ce qu'elle est, un moment de la jouissance de soi, une création, en somme.

L'accoutumance aux bonheurs laborieux, ombrés plus que soulignés par l'éphémère, et dérobés à la sauvette nous a dépouillés de l'expérience de l'effort et de la grâce. Les plaisirs dans ce qu'ils ont d'authentique ne sont ni le fruit d'un caprice du hasard ou des dieux, ni la récompense d'un travail dont ils ne seraient alors que la respiration haletante. Ils se donnent tels que nous les prenons. La joie dont ils nous comblent est celle avec laquelle nous les abordons.

Peut-être est-ce là le Grand Œuvre dont l'alchimiste entreprenait chaque jour la quête patiente et passionnée : une obstination du désir à se dépouiller de ce qui le corrompt, à s'affiner sans cesse jusqu'à cette grâce qui transmute en or vivifiant le plomb de la misère, de la mort et de l'ennui.

Quand la paresse ne nourrira plus que le désir de se satisfaire, nous entrerons dans une civilisation où l'homme n'est plus le produit d'un travail qui produit l'inhumain.

Petits éléments biographiques et bibliographiques

Philippe Godard est habité par l'envie de découvrir le monde et ceux qui le peuplent. Il a appris une dizaine de langues et a voyagé dans de nombreux pays, avec une prédilection pour l'Inde et le Guatemala. Il dirige plusieurs collections jeunesse (pour les éditions Autrement, La Martinière, Syros), dont le but commun est d'aider les jeunes lecteurs à comprendre le monde, et aussi à exercer leur esprit critique à l'égard de tout ce qu'on voudrait leur faire croire. Il a publié plusieurs essais politiques, dont un avec Henri Lefebvre sur le terrorisme et d'autres particulièrement contre le travail: *Contre le travail des enfants* (Desmaret, 2001) et *Contre le travail* (Homnisphères, 2005) ; il a écrit de nombreux articles sur ce même sujet notamment dans *Libertaria* et *L'Écologiste*. Avec sa compagne, il cultive un potager biologique.

Paul Lafargue (1842-1911) est né à Santiago de Cuba. À l'âge de 10 ans, Paul et sa famille rejoignent la France, Bordeaux puis Paris où il est étudiant à l'université de médecine, dont il sera exclu. Il rencontre Proudhon, puis Friedrich Engels et Karl Marx dont il épousera la fille, Laura. Il est membre de la Première Internationale, participe à la Commune de Paris. Il crée avec son ami Jules Guesde le Parti ouvrier français et sa revue *Le Socialiste* en 1885. Il passe plusieurs séjours en prison pour ses idées et sa participation à des manifestations. Il se réfugie à Londres et en Espagne. Il est l'auteur de nombreux essais politiques dont le plus connu est *Le Droit à la Paresse*. Paul Lafargue et Laura Marx se suicident en 1911. Tous deux sont enterrés en face du mur des Fédérés.

Pauline Wagner vit à Strasbourg. Tantôt cigale, tantôt fourmi, elle s'implique notamment dans les luttes contre l'illettrisme et le sexisme.

Raoul Vaneigem vit en Belgique, en bordure d'une petite ville proche de celle où il est né, Lessines. Dans ce paysage, son *Oaristys*, il continue son œuvre teintée des couleurs de son arc-en-ciel qu'il étend à notre infini, il l'enrichit et l'élargit sans cesse depuis son *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* publié en 1967 aux éditions Gallimard. Parmi les écrits les plus récents, citons : *Le Journal imaginaire*, *Le Chevalier, la dame, le diable et la mort*, *Nous qui désirons sans fin*, *Pour une internationale du genre humain*, titres édités au Cherche Midi, et *Modestes propositions aux grévistes* aux éditions Verticales ; une réédition du *Mouvement du Libre-Esprit*, augmentée d'une nouvelle préface, est parue chez L'or des fous éditeur en 2005, celle-ci propose une bibliographie de tous ses écrits. En 2006, L'or des fous a édité la version persane de *Pour une internationale du genre humain* ; ce livre propose une préface inédite de Raoul Vaneigem et une introduction de son traducteur persan Behrouz Safdari, en persan et en français.

Table

Introduction 7

Philippe Godard
Les Voies de la paresse 9

Paul Lafargue
Le Droit à la paresse 33

Pauline Wagner
Voyage au pays de la paresse 89

Raoul Vaneigem
Éloge de la paresse affinée 97

Petits éléments biographiques et bibliographiques 121

L'or des fous éditeur

L'or des fous* gage sur le détournement extensif d'une poésie alchimiste vécue et offerte par la subjectivité radicale de notre temps. La triple passion unitaire de la création, de l'amour et du jeu confirme une même volonté de se construire au sein d'un passionnant labyrinthe une vie de désirs affinés comme le dépassement de la mortifère civilisation marchande spectaculaire.

L'or des fous s'attache à publier des textes qui nous aident à vivre à la faveur d'un bonheur qui enrichit ce dont il s'enrichit, sachant « qu'un livre n'a d'autre génie que le génie qui s'en tire pour le plaisir de vivre mieux ».

Ce qu'il y a de meilleur dans des textes ne fait jamais qu'esquisser la seule création qui satisfasse notre insatiable désir, celle qui consiste à poétiser notre propre existence, et aller ainsi au-delà de tous les livres. L'or des fous mettra donc toute sa passion de vouloir-vivre en œuvre afin de propager la conscience de ce qui, dans le monde, doit être changé, pour que «la liberté et le bonheur, qui s'énoncent au singulier, se conjuguent au pluriel.» Avec quelque quatre à six titres par an, «Nous qui désirons sans fin» souhaitons envers et contre tout entendre résonner la vie en nous et dans nos mille intérieurs.

Nous publierons des textes de littérature et des essais de sciences humaines et sociales ; nous puiserons les ingrédients du bonheur dans l'incommensurable fonds de textes épuisés ou oubliés et bien d'autres inédits anciens ou contemporains écrits ou en création permanente.

Les éditeurs, 1er janvier 2005

* L'or des fous est une pierre du nom savant de nodule de marcassite (minéral voisin de la pyrite) ; ce caillou, baptisé or des fous par de joyeux êtres humains habitant les coteaux drômois des Baronnie et de Nyons, était ramassé et gardé – peut-être pour une prochaine révolution solaire où ces pierres se transmutent en or pour tous. Elles ont une belle couleur ambre, châtain à l'extérieur et laiton à l'intérieur lorsqu'on les brise... comme nos livres lorsqu'on les lit.

L'or des fous

É D I T E U R

Chez L'or des fous :

Raoul Vaneigem *Le Mouvement du Libre-Esprit*

généralités et témoignages sur les affleurements de la vie à la surface du Moyen Âge, de la Renaissance et, incidemment, de notre époque.

Réédition augmentée d'une nouvelle préface de l'auteur, d'une notice biographique et d'une bibliographie inédites de Shigenobu Gonzalvez. Ce livre rare était épuisé depuis sa première édition (Paris, Ramsay, 1986). avril 2005

Aminata Sow Fall *Festins de la détresse*

Chroniques d'une famille et d'une cour, *Festins de la détresse* nous plonge au coeur de vies en proie aux absurdités que provoquent les changements économiques et sociaux, trop rapides pour le temps d'une vie humaine. Ce livre a été édité solidairement par L'or des fous éditeur (France) avec huit éditeurs de huit pays dont la Suisse et sept pays africains ; ce roman porte, pour la première fois, le label *Le livre équitable* et inaugure la collection « Terres d'écritures. » mai 2005

George Du Maurier (1834-1896) *Peter Ibbetson*

« Un des plus grands romans illustrant la quête incessante et le pouvoir absolu de l'amour. » Raoul Vaneigem Réédition d'une traduction inconnue parue en 1944 et accompagnée d'une postface inédite de Raoul Vaneigem à la présente édition. Traduit de l'anglais par Lucienne Escoubé et Jacques Collard (droits réservés de la traduction à la première édition en français, éditions du Globe, 1944). George Du Maurier est le grand-père de Daphné Du Maurier. décembre 2005

Michel Keller *Cent Considérations sur le nihilisme contemporain et sur les caractères tragicomiques des sociétés postmodernes.*

Un essai sur « les caractères tragicomiques des sociétés postmodernes », bercées par « l'illusion démocratique », et contraintes

d'accepter « l'appauvrissement de la vie » induit par l'hégémonie de l'économie mondialisée. (*Libération*, 9 février 2006). avril 2006

Sir Philip Sidney (1554-1586) *Astrophil et Stella* (*L'Amoureux de l'Étoile et l'Étoile*) suivi de *Défense de la Poésie*, traduction de l'anglais de Bernard Hoepffner *Éteignez vos allumettes, poètes et rimailleurs ! et léguez vos quatorzains fêlés aux ciriers ! car voilà qu'arrive celui qui vous a brisé les jambes.*

Voilà ce qu'annonce Thomas Nashe dans la première édition en 1591 d'*Astrophil et Stella*, cinq ans après la mort de Philip Sidney.[...] Quelle que soit la « sincérité »* que l'on accorde au poète Sidney dans ces cent huit sonnets et onze chants, n'en reste pas moins qu'ils composent un des plus beaux hymnes à l'amour de la poésie, chatoyant d'images et de métaphores toujours neuves, de rythmes variés, et que la séquence dessine une passionnante construction narrative. [...] La poétique présentée par Sidney dans sa *Défense de la Poésie* était extrêmement radicale, elle allait bien plus loin que l'esthétique néoplatonicienne de la proportion et de l'harmonie ; en quête de la bonté, de la beauté et de la vérité, Sidney mettait en question les essences platoniciennes et voulait trouver la réalité parmi les phénomènes de la nature telle qu'elle pouvait être observée.

C'est d'autre part avec une acuité extrême qu'il présente l'essence de la poésie, sans la réduire à la seule forme versifiée, qu'il analyse la poésie de ses prédécesseurs directs et de ses contemporains. On peut très bien imaginer la *Défense de la Poésie* comme un écrin dans lequel Sidney a posé *Astrophil et Stella*, le tout formant un des plus beaux ensembles structurés poétique de l'époque élisabéthaine. [...]

* l'amour qu'il aurait porté dans sa vie à Stella (n.d.é.) Extraits de la préface de Bernard Hoepffner.

Achevé d'imprimer le xx mai 2006 par l'imprimerie La Vallée à Aoste, Italie Pour le compte de L'or des fous éditeur qui, à la suite d'une course effrénée, fut heureux de présenter ce livre, pour la première fois, à l'occasion de la 8e édition de « Nyons, Lire en mai 2006 ».

Raoul Vaneigem, Paul Lafargue, Pauline Wagner, Philippe Godard
La Volonté de paresse

« La paresse est jouissance de soi ou n'est pas. N'espérez pas qu'elle vous soit accordée par vos maîtres ou par leurs dieux. On y vient comme l'enfant par une naturelle inclination à chercher le plaisir et à

tourner ce qui le contrarie. C'est une simplicité que l'âge adulte excelle à compliquer. » (extrait du texte de Raoul Vaneigem)

En 1880, *Le Droit à la paresse* ou *La Réfutation du droit au travail* de Paul Lafargue paraissait en feuilleton dans l'hebdomadaire *L'Égalité* ; incarcéré à la prison de Sainte-Pélagie en 1883, il ajoute quelques notes pour une prochaine réédition. En 1996, *Eloge de la paresse* affiné de Raoul Vaneigem était publié dans un ouvrage collectif intitulé *La Paresse*. Les années passent, plus d'un siècle entre les deux éditions et une telle proximité entre les deux hommes. Dix ans plus tard, en 2006, *L'or des fous* désire réunir non seulement ces deux écrits ensoleillés mais les accompagner de deux inédits, l'un, *Les Voies de la paresse*, de Philippe Godard, auteur de *Contre le travail*, l'autre de Pauline Wagner, qui invite à un *Voyage au pays de la paresse*.

Pour que la vraie révolte soit une fête, celle de la vie et non de la mort, celle de la création et non de la destruction aveugle, *L'or des fous* et ses ami(e)s appellent à descendre dans la rue non pour mendier un emploi d'esclave sur le marché du travail mais pour exiger le droit de vivre, de réaliser ses désirs sans les sacrifier à l'argent et de révoquer la dictature du consommable en sorte que chacun fasse son bonheur en faisant solidairement le bonheur de tous.

Comme nous demandions à Tao, un petit garçon de six ans, ce qu'était le bonheur, il sourit et dit : « Le bonheur, c'est la tranquillité et plein de plaisirs. »

Nuruddin Farah *Une aiguille nue*

Roman inédit en français, traduction de l'anglais par Catherine Pierre-Bon et préface de **Abdourahman A. Waberi**

Collection Terres d'écritures n°2, *L'or des fous* éditeur, Nyons, 256 p., 20 euros ttc, ISBN : 978-2-915995-07-7 (14,5 x 22cm)

La Somalie au cœur, au corps (extrait de la préface d'Abdourahman A. Waberi) *Mogadiscio, mon amour*

« Dans ce roman, avec une finesse qui ne manque pas de culot, la référence explicite n'est autre que *l'Ulysse* de James Joyce, Nuruddin Farah joint à la chronique amoureuse une déambulation dans la ville, en même temps qu'une analyse fouillée de la psyché de ses

personnages, chacun d'entre eux éclairant les relations d'un jour nouveau, ce qui accroît l'empathie du lecteur qui se surprendra inéluctablement à se projeter sur tel ou tel membre de cette communauté. Voilà l'une des clefs de la grande réussite des romans farahiens : la force du romancier de nous emmener par la main avec douceur et fermeté, de faire en sorte qu'on se projette sur des individus qui demeurent intemporels. Hors du temps parce qu'ils sont eux, mais qui pourraient être nous. »

Chez L'or des fous : maison d'édition internationaliste

Edition persane de *Pour une internationale du genre humain* de Raoul Vaneigem, traduction en persan par Behrouz Safdari

Edition persane augmentée d'une *Préface à l'édition persane* à « Pour une internationale du genre humain » de l'auteur et d'une introduction du traducteur Behrouz Safdari *Mise en perspective à vol d'oiseau pour situer cette traduction, deux textes inédits en français.*

L'édition en français de *Pour une internationale du genre humain* est publiée par : Le Cherche midi, collection Amor Fati, 1999 et en poche chez Gallimard, Folio actuel n°86, 2001.

Après cet inhabituel labeur, les éditeurs de L'or des fous, fatigués par ce travail utile, s'offrirent un beau et bon temps de Paresse.

La paresse est jouissance de soi ou n'est pas. N'espérez pas qu'elle vous soit accordée par vos maîtres ou par leurs dieux. On y vient comme l'enfant par une naturelle inclination à chercher le plaisir et à tourner ce qui le contrarie. C'est une simplicité que l'âge adulte excelle à compliquer.

Raoul Vaneigem

Pour que la vraie révolte soit une fête, celle de la vie et non de la mort, celle de la création et non de la destruction aveugle, L'or des fous et ses ami(e)s appellent à descendre dans la rue non pour mendier un emploi d'esclave sur le marché du travail mais pour exiger le droit de vivre, de réaliser ses désirs sans les sacrifier à l'argent et de révoquer la dictature du consommable en sorte que chacun fasse son bonheur en faisant solidairement le bonheur de tous.

L'or des fous éditeur

ISBN 2-915995-06-0
9782915995060

12 euros